

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :
**Les championnats
internationaux
de France
de ski**



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Un match nul a couronné les méritoires efforts des deux équipes aux prises. Sur ce document, l'avant hongrois qui reprend la balle de la tête est on ne peut mieux entouré par Jordan, Meuriss et Dupuis. (Voir pages 10 et 11 notre reportage de la journée des Ligues, en football.)



OÙ VA L'AVIATION FÉMININE ?

Match vient de publier une enquête sur l'Aviation populaire qui nous a valu de nombreuses lettres de nos jeunes lecteurs. Nous avons été très heureux d'avoir ces nouvelles occasions de constater ce que nous savions déjà : combien la question de l'aviation passionne la jeune génération et combien sont nombreux ceux qui désirent y participer activement.

Nous avons déjà répondu personnellement à tous ceux qui nous ont donné leur adresse et nous rappelons ici l'adresse que l'on nous a demandée le plus souvent pour devenir mécanicien breveté de carrière dans l'armée de l'air : écrivez au centre-école n° 354. Base aérienne de Rochefort-sur-Mer, où vous obtiendrez tous les renseignements complémentaires.

Mais nous avons aussi reçu des lettres de lectrices. Là, autre son de cloche. Les femmes ne peuvent pas bénéficier des bourses de l'aviation populaire. Elles ne sont pas contentes. Leurs lettres pourraient presque toutes se résumer par ces quelques mots : « Et nous, alors ? On ne fait rien pour nous ? Pourtant les femmes ont donné des preuves. Certaines ont réussi à accomplir ce que peu d'hommes ont accompli. Elles pourraient se rendre utiles dans l'aviation, et même dans l'aviation de guerre. Mais celles qui ne disposent pas d'une certaine fortune personnelle ne peuvent songer à l'aviation où tout coûte très cher. Que faire dans ces conditions ? Y a-t-il des réformes en route ? Des innovations concernant l'aviation féminine populaire ? ».

Pour répondre à toutes nos correspondantes, Match commence aujourd'hui la publication d'une autre enquête à leur intention et qui est le corollaire de la précédente : Quel est l'avenir de l'aviation féminine ?

Nous mentirions si nous montrions un optimisme excessif. Nous ne croyons pas qu'au point où en sont les choses actuelles, l'aviation féminine présente beaucoup d'avenir au point de vue professionnel. Elle en présentera toujours au point de vue sportif. Mais là encore, pour les femmes, c'est un sport réservé uniquement aux riches. Non seulement les frais de leçons et de brevets s'élèvent à des sommes assez importantes, mais encore, une fois le brevet en poche, les dépenses continuent. Il y a des frais d'entraînement élevés car on ne peut s'entraîner en volant une fois par mois... ni même une fois par semaine. De plus, exception faite pour les terrains d'Orly et du Bourget, les moyens de communications ne sont ni nombreux, ni fréquents, ni pratiques. Cela implique de posséder une automobile ou de perdre un temps infini pour attendre des autocars qui, parfois, ne partent qu'une ou deux fois par jour et encore certains ne partent pas de Paris, mais de Versailles.

Et, comme tout le monde n'habite pas Versailles, nouvelles pertes de temps et nouvelles dépenses.

Enfin, à défaut d'obtenir une situation régulière dans l'aviation — chose à peu près inexistante en France pour une femme — vous me direz que les frais d'entraînement peuvent être comblés par les primes des records, des rallies et de diverses compétitions.

C'est encore une autre histoire : pour participer à des compétitions, il faut les appareils appropriés. Même dans les compétitions réservées aux appareils de petite cylindrée, on ne peut pas tenter sa chance avec n'importe quel avion. Relisez les listes des records : ce sont souvent les mêmes pilotes qui arrivent gagnants, mais ce sont toujours les mêmes types d'appareils.

Pour piloter un de ces appareils, il n'y a que deux solutions : ou bien vos moyens vous permettent de l'acheter, alors notre enquête ne vous intéresse pas car vous n'aurez besoin de personne : vous vous adresserez aux meilleurs moniteurs ; vous achèterez les meilleurs appareils ; vous vous entraînerez aussi souvent et aussi longtemps qu'il est nécessaire de le faire. Si votre examen médical est satisfaisant vous avez toutes chances de réussir même si vos dons sont moyens, car, dans le pilotage comme dans toutes les sciences, il y a une question de travail, de volonté et de suite dans les idées qui peut suppléer dans une certaine mesure aux aptitudes naturelles.

Ou bien, vous ne disposez pas de gros moyens. Vous aurez réussi, sans doute au prix de quelques sacrifices, à économiser sur votre budget de jeune fille une somme d'environ quatre mille francs qui vous permettra de faire vos premiers pas et vos premiers vols. Vous avez un brevet tout flamboyant neuf. Vous n'allez pas l'encadrer. Vous voudriez continuer. D'autant plus que vous aurez déjà goûté aux joies de l'aviation et on n'y renonce pas facilement. Alors, vous allez essayer de vous attaquer aux records. Vous aurez à faire de longues et souvent décevantes démarques pour vous faire confier un appareil. Je connais des aviatrices assez notoires qui n'y parviennent pas. Je connais même des aviatrices célèbres qui rencontrent encore des difficultés.

— Le plus difficile, me disait un jour Maryse Bastié, qui est pourtant une des plus grandes



Trois grandes disparues : de gauche à droite : Lena Bernstein, Hélène Boucher et Amelia Earhardt.

aviatrices du monde entier, le plus difficile ce n'est pas de battre un record, ni d'accomplir un raid. C'est d'obtenir le matériel.

Et il n'y a pas bien longtemps qu'elle parlait ainsi : c'était en octobre 1936. Elle était déjà chargée de gloire, d'un merveilleux passé et des plus hautes décorations françaises, coloniales et étrangères.

Voici donc ce qui se passera en mettant les choses au mieux, c'est-à-dire en supposant que vous ayez l'étoffe pour devenir une grande championne, que vous ayez quelques sous pour débuter à vos frais et que vous réussissiez à vous faire confier par une grande marque un appareil pouvant battre des records : votre nom figurera plus ou moins longtemps et plus ou moins brillamment dans le palmarès sportif de l'aviation féminine.

Mais quel est l'intérêt pratique de tout cela ? La gloire sportive n'a qu'un temps. Les records

sans cesse dépassés seront de plus en plus difficiles à reprendre. De plus jeunes que vous viendront vous éclipser dans quelques années. Et, surtout, ne l'oubliez pas, l'aviation de records, qui n'est considérée qu'en regard de ces records, ne peut plus constituer une carrière aéronautique.

Elle le pouvait il y a quelques années. En effet, presque toutes les formules de l'aviation moderne sont issues des compétitions. Mais tous les pilotes qui y prenaient part — exception faite pour Arnoux, ensuite pour Japy et plus tard pour Bellon — tous ces pilotes étaient des pilotes professionnels. Généralement des pilotes d'essais.

Aujourd'hui, la période des carrières bâties sur des exploits d'exception est une période terminée.

L'aviation est entrée dans une période de réalisations.

Ce qui intéresse les pouvoirs publics, les constructeurs et la nation tout entière, c'est d'avoir une armée de l'air de plus en plus forte, des

le roman des GRANDS FOOTBALLEURS

CELUI-LA, les Hongrois le vénèrent comme un dieu. Le jour où il mourra, ils donneront son nom à une rue de Budapest, lui éleveront une statue dans un square quelconque et la maison où il vit le jour sera classée monument historique et, sur sa façade, une plaque sera apposée avec cette inscription :

« ICI EST NÉ GEORGES ORTH,
LE 30 AVRIL 1901 ».

Et la Fédération magyar de football le béatifiera avec l'autorisation du Saint-Père.

J'imagine que, déjà, Orth doit figurer dans le dictionnaire hongrois et qu'on apprend son histoire, dans toutes les écoles, comme celle des héros.

Ce Orth, il est vrai, a laissé un grand nom, et en Hongrie, comme dans tous les pays du monde où il est passé, on a admiré en lui un phénomène du ballon rond, un athlète prodigieux, un génie du sport...

EN EQUIPE PREMIERE A QUATORZE ANS !

Tout jeune, il frappait dans une vesse de porc, et ce fut là son premier ballon. A douze ans, il jouait déjà si bien que, dans le collège où on l'avait mis, il fut sollicité par les « grands » pour faire partie de leur équipe. C'était un petit prodige. Son premier club fut le Vasas, la fameuse équipe des métallurgistes de Budapest. Le Vasas figura alors en division d'honneur et, à l'époque, il avait la réputation — il la conserva jusqu'après la guerre — de pratiquer le football le plus spectaculaire et le plus scientifique de Hongrie. Le Vasas fit d'ailleurs école et, durant longtemps, il fut une véritable pépinière de vedettes, une grande nursery. C'est ainsi qu'il donna au football magyar : Orth, Platko, Takacs II, Szentmiklosy et quantité d'autres internationaux plus ou moins réputés.

Mais, revenons à Orth qui entra dans l'histoire du football hongrois par un coup d'éclat peu ordinaire : à 14 ans, il était devenu titulaire en équipe première du Vasas !

Nous sommes en 1915. La guerre bat son plein. Orth connaît toutes les misères, toutes les privations. Néanmoins, il poursuit ses études secondaires et consacre ses loisirs au football. Dans l'équipe du Vasas, il joue régulièrement à la place de demi-droit et, déjà, les dirigeants du M. T. K., actuellement le Hungaria, qui ont un flair remarquable, lui font les yeux doux. Mais le jeune Georges ne s'intéresse, pour le moment, qu'au football amateur...

Avec la signature de l'Armistice, le football reprend ses droits en Hongrie et connaît une popularité jamais atteinte avant la guerre.

En octobre 1918, Orth se laissa convaincre et signa au M. T. K. C'était, alors, le plus grand honneur qu'un jeune joueur hongrois eût pu désirer. Orth avait dix-sept ans. Il appartenait à un des clubs les plus célèbres du continent. Mais, jouer en équipe première, c'était une autre paire de manches. Les

GEORGES ORTH LE GENIE DU VASAS



Orth (marqué d'un X), entraîneur de l'équipe du Genova dans laquelle Stabile (XX), tenait la place d'avant centre.

« bleu et blanc » possédaient un « onze » d'internationaux, un « onze » imbattable qui ne connaît la défaite ni en Hongrie, ni à l'étranger, où le conduisent de grandes tournées. Dans les buts, il y avait Platko, au summum de sa forme, ou faite de sa carrière ; les arrières étaient Feldmann et Mandl ; la ligne intermédiaire comprenait Kertesz, Konrad I et Vago ; et, dans l'attaque, la triplette centrale était formée par Konrad II, Schaffer et Schlosser.

Il était bien difficile, en vérité, de s'imposer d'emblée en société aussi relevée, et ce fut d'autant plus malaisé à Orth qu'il connut, dès son entrée au M. T. K., une crise de croissance aiguë qui le fatigua énormément.

Pourtant, peu à peu, ses qualités exceptionnelles s'affirmèrent. Promu « remplaçant général », Orth joua son premier match dans l'équipe-fanion du M. T. K. comme inter droit, le second comme demi-droit, les dirigeants du M. T. K., comme inter droit, le troisième comme ailier droit. C'était le joueur protégé de l'équipe.

L'AGE D'OR

Mais l'horizon s'obscurcit subitement en Hongrie. Ce fut la guerre civile. En mars 1919, les bolcheviks prirent le pouvoir. La proclamation de la dictature du prolétariat fut suivie d'une guerre sanglante avec les armées de la Petite-Entente.

A l'issue de tous ces troubles, il ne restait plus grand chose de la grande équipe du M. T. K. Schaffer et les frères Konrad avaient dû s'exiler, étant accusés d'avoir fait partie de la fameuse brigade terroriste « Les gars de Lénine ». Platko était parti pour l'Allemagne et Schlosser s'était retiré du sport actif.

D'un seul coup, Orth, à l'âge de dix-huit ans, fut promu leader d'attaque au M. T. K. Entouré d'autres jeunes joueurs, il ne tarda pas à faire oublier toutes les vedettes disparues et le célèbre club hongrois connut un nouvel âge d'or. Sa ligne d'avants — Braun, Molnar, Orth, Opati, Jenny — était irrésistible. Au cours d'un match de championnat qui fait date dans les annales du football magyar, le M. T. K., qui ne partait nullement favori, triompha du F. T. C. (actuellement le Ferencvaros), son vieux rival, par 11 buts à 2, et Orth fut l'artisan général de ce triomphe sans précédent.

A partir de cette époque, de 1919 à 1927, on peut bien dire que l'histoire du football hongrois fut tout entière étroitement liée à la carrière de Georges Orth.

L'ART DE LA FEINTE

Quels étaient donc les raisons de son succès foudroyant ? L'on eût dit qu'il possédait des moyens diaboliques. Le fait est qu'il faisait oublier ses prédecesseurs les plus brillants. Pourtant, les Schlosser, les Konrad et autres Schaffer n'étaient pas les premiers venus en football. Schlosser fut un des plus redoutables marqueurs de buts que l'on ait jamais connus. Les frères Konrad et Schaffer furent ceux qui, durant leur court séjour à Vienne, jetèrent les bases du futur « Wunderteam » autrichien.

Le secret de Orth, c'est qu'il réussissait à lui seul les qualités maîtresses de tous ces grands footballeurs. Il avait le shot de Schlosser, la technique et la clairvoyance de Schaffer, les principes tactiques d'Eugène et Csami Konrad. Mais il avait, de plus, quelque chose qui n'appartenait qu'à lui : un art consommé des feintes de corps les plus déconcertantes. Il était inégalable dans cette subtilité. Orth a littéralement ridiculisé les meilleures défenses du monde. Quand il avait la balle, on ne savait jamais ce qu'il allait faire, il déjouait toutes les intentions et trouvait toujours le moyen de réaliser exactement le contraire de ce à quoi l'on s'attendait.

Il fut quarante-sept fois international comme arrière gauche, demi droit, demi gauche, demi centre, inter droit, avant centre ou même gardien de but, ainsi qu'on va le voir.

Evidemment, c'est en tant qu'avant centre qu'il s'imposa et connut la gloire. Mais cette spécialisation devait causer sa perte. Orth, danger constant pour une équipe, était le joueur le plus étroitement surveillé de Hongrie. Les défenseurs s'acharnaient après lui et, comme il les mystifiait toujours, ils en vinrent à user d'expédients pour l'arrêter. Peu à peu, il en arriva à être une cible vivante pour ses adversaires. Tous les coups défendus lui étaient destinés.

MARIO BRUN.

(Lire la suite page 12.)

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80
CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

LA COUPE Caprices

ET

SES

La rencontre Le Havre-Nice, disputée jeudi dernier à Saint-Ouen et gagnée par les footballeurs normands, a mis le point final aux huitièmes de finale de la Coupe de France.

Les huit vainqueurs étant connus — deux du Nord : Lille et Fives; deux de Paris : Red Star et Racing; deux du Sud-Est : Marseille et Cannes; un de Lorraine : Metz, et un de Normandie : Le Havre — on sait dans quelles conditions et où se dérouleront les quarts de finale du 6 mars.

Fives et Lille seront aux prises à Roubaix, sur le terrain d'Excelsior; Marseille et le Racing se rencontreront à Paris, au Parc des Princes; Le Havre et le Red Star confrontent leurs forces à Rouen; enfin, Metz et Cannes se trouveront face à face à Lyon.

Ceci dit, et si cela vous amuse, jetez un coup d'œil sur l'actuel classement du championnat de France professionnel, et vous pourrez faire de curieuses comparaisons. En particulier, celle-ci : des six premiers de la compétition, un seul, l'Olympique de Marseille, classé quatrième, est encore qualifié pour la Coupe. Au contraire, trois des cinq derniers : Cannes, Fives et le Red Star sont toujours debout. Est-ce à dire que la Coupe constitue la revanche du Championnat ?

De toute manière, ce serait mal connaître la Coupe, ce serait ne pas la comprendre, ce serait la mésestimer, ce serait n'avoir pas saisi son esprit frondeur que de la croire en accord avec des résultats et des classements réguliers de championnat.

C'est souvent aux obscurs, aux sans grade, à ceux que l'on a parfois considérés — et c'est souvent à tort — comme des médiocres, mais qui sont capables des réactions les plus imprévues, qu'elle accorde fréquemment ses faveurs.

Je ne veux pas reprendre une à une toutes les surprises de Coupe de la saison. Mais, tout de même, comment oublier que Sochaux, le vainqueur de 1937, s'est incliné aux trente-deuxièmes de finale devant Montpellier, ainsi que Saint-Etienne devant Longwy, Rennes devant Saint-Brieuc et le C.A.P. devant Béthune ?

Comment ne pas noter qu' « aux seizièmes » Strasbourg, finaliste 1937, fut vaincu par Sète, que le Racing et Excelsior infligèrent de véritables déroutes à Lens et à Rouen qui leur sont supérieurs en championnat, que Roubaix fut rejoint et coiffé sur le poteau par Cannes, au cours d'une extraordinaire partie durant les deux tiers de laquelle le vainqueur fit figure de vaincu ?

Les résultats des huitièmes de finale sont encore trop présents à la mémoire pour qu'on y revienne. Le dernier des quatre demi-finalistes de l'an passé — Boulogne — y fut éliminé. Ainsi va la vie.



LE SPORT, LES GENS LES FAITS

J'ai été très surpris de trouver une telle affluence en arrivant l'autre jeudi au Stade de Paris, où le Havre et Nice liquidaient une querelle de Coupe de France. Les tous sociaux sont pour beaucoup dans cette facilité qu'on a désormais de trouver, presque tous les jours, un public disponible. Il est vrai que le football connaît la grande vogue et qu'un club des amis de l'Équipe de France vient de naître qui fera double emploi avec les clubs de supporters déjà existants. Tout de même, si la jeunesse actuelle profite de ces loisirs abondants pour faire du sport ! Quand je vois tant de gosses assister aux matches, je me demande pourquoi ils préfèrent le spectacle à l'action. Vous me direz que l'organisation générale de l'éducation physique et sportive n'a pas fait de bien vifs progrès, en dépit de la bonne volonté de nos ministres. Eh oui ! je le sais. Les ministres se suivent et ne se ressemblent pas. Je me garderai bien de médiser de l'honorable M. Courson qui convoque justement aujourd'hui les journalistes sportifs pour les assurer de sa sympathie agissante. Je suis même persuadé que l'honorable M. Courson ne demande qu'un bien faire. Mais M. Courson est obligé de « se mettre au courant ». Les jeux de la politique désignent pour un poste de spécialiste un parlementaire qu'on s'est bien gardé de choisir parmi ceux qui connaissent la question. Et cela continuera longtemps, hélas !

dirigeant de lutte libre. On vit Ignat et Diot témoigner de leur amitié solide et sportive et soutenir que, sans camaraderie réelle, on n'arrive à rien dans le domaine des courses par relais. Nous avions entendu, au cours de précédentes émissions, le grand as de l'aviation Maurice Arnoux parler des ailes françaises avec autant de sobriété que de force. Et que d'autres sportifs notoires sont venus... ou viendront !

Beaucoup de jeunes lecteurs — plusieurs centaines, chaque semaine — nous demandent des renseignements concernant leur santé ou leur apprentissage sportif. Nos amis Elie Mercier et le docteur Philippe Encusse se font un plaisir de leur répondre, malgré leurs accablantes occupations. Ce qui m'a surtout frappé dans ce courrier abondant et si touchant par sa sincérité, c'est l'indécision de nos futurs sportifs. Ils voudraient savoir quel sport pratiquer. « Suis-je fait pour la boxe ou le cyclisme ?... Pensez-vous que je doive faire de l'athlétisme ?... J'ai quinze ans, un mètre soixante-dix et je pèse soixante kilos. Que me conseillez-vous ? », etc.

Ah ! si dans tous les lycées, dans toutes les écoles, des conseillers sportifs existaient au même titre que les professeurs de culture générale, quels services ne rendraient-ils pas au pays. Y a-t-il une plus belle tâche que d'apprendre la culture physique aux enfants et les aiguiller, à l'adolescence, vers le sport qui leur convient le mieux ? On a vu, on peut voir des sprinters magnifiquement doués qui font des exercices de force, et des costauds, aux muscles faits pour ces exercices, opter pour un cross ou une course à pied qui ne leur conviennent pas. On connaît un champion cycliste fameux qui dut à un pur hasard de monter un jour sur un vélo et de gagner, grâce à des dons exceptionnels, une course d'amateurs qui devait décider de sa carrière...

Que de travail pour les éducateurs de bonne volonté !

RENE LEHMANN.

Mais faut-il s'étonner, faut-il s'esclaffer devant des résultats qui contredisent les précédentes Coupes comme l'actuel Championnat ?

En aucun cas.

La Coupe a ses caprices. Elle se donne à qui lui plaît. Elle a ses bégues.

Et, ma foi, je me demande si les surprises de la saison 1937-1938 (à part l'élimination de Sochaux, cela va de soi) sont tellement sensationnelles.

Voulez-vous que nous jetions un très rapide coup d'œil sur le passé ?

Prenons le cas de Sète d'abord, qui est le plus typique.

Avez-vous remarqué combien les Dauphins sétois, décidément poursuivis par un ironique destin, sont souvent victimes, aux seizièmes ou aux huitièmes de finale, des caprices de la Coupe ?

N'est-ce pas en janvier qu'ils durent, il y a deux saisons, rencontrer deux fois Marseille en un duel fratricide ?

N'est-ce pas également à la même époque qu'il y a maintenant sept ans ils subirent, devant l'Iris Club Lillois, une élimination sensationnelle, l'année qui avait suivi leur première victoire en Coupe ?

Et l'année de ce premier succès n'avaient-ils pas dû jouer devant Mulhouse, qui ne fut jamais aussi brillant, un match qui fut considéré comme une finale avant la lettre ?

Nous notions récemment que jamais trente-deuxièmes de finale n'avaient été aussi sensationnels et que jamais tenant de Coupe n'avait été éliminé à ce tour comme venait de l'être Sochaux devant Montpellier. Cela est vrai.

Deux fois de suite, les finalistes de l'année précédente battus.

Il y eut pourtant des résultats sensationnels dans le passé. J'ai parlé de Sète éliminé par l'Iris Club Lillois, en janvier 1931. Je dois compléter ce souvenir en rappelant que le Racing avait, lui aussi, mordu la poussière le même jour et qu'ainsi les deux finalistes de l'année précédente se trouvaient k. o...

Chose identique eut lieu l'année suivante où le Club Français et Montpellier, les deux finalistes de la saison 1930-1931 mordirent également la poussière aux seizeièmes de finale.

On ne pas pas, du reste, que journée aussi sensationnelle puisse être jamais revécue. Sonisons en effet que ce jour-là, en plus du Club Français et de Montpellier, Marseille, Lens, Nîmes, Alès, Mulhouse, le C.A.P. et le Stade Français — autrement dit, la majorité des équipes vedettes d'alors — avaient dû baisser pavillon.

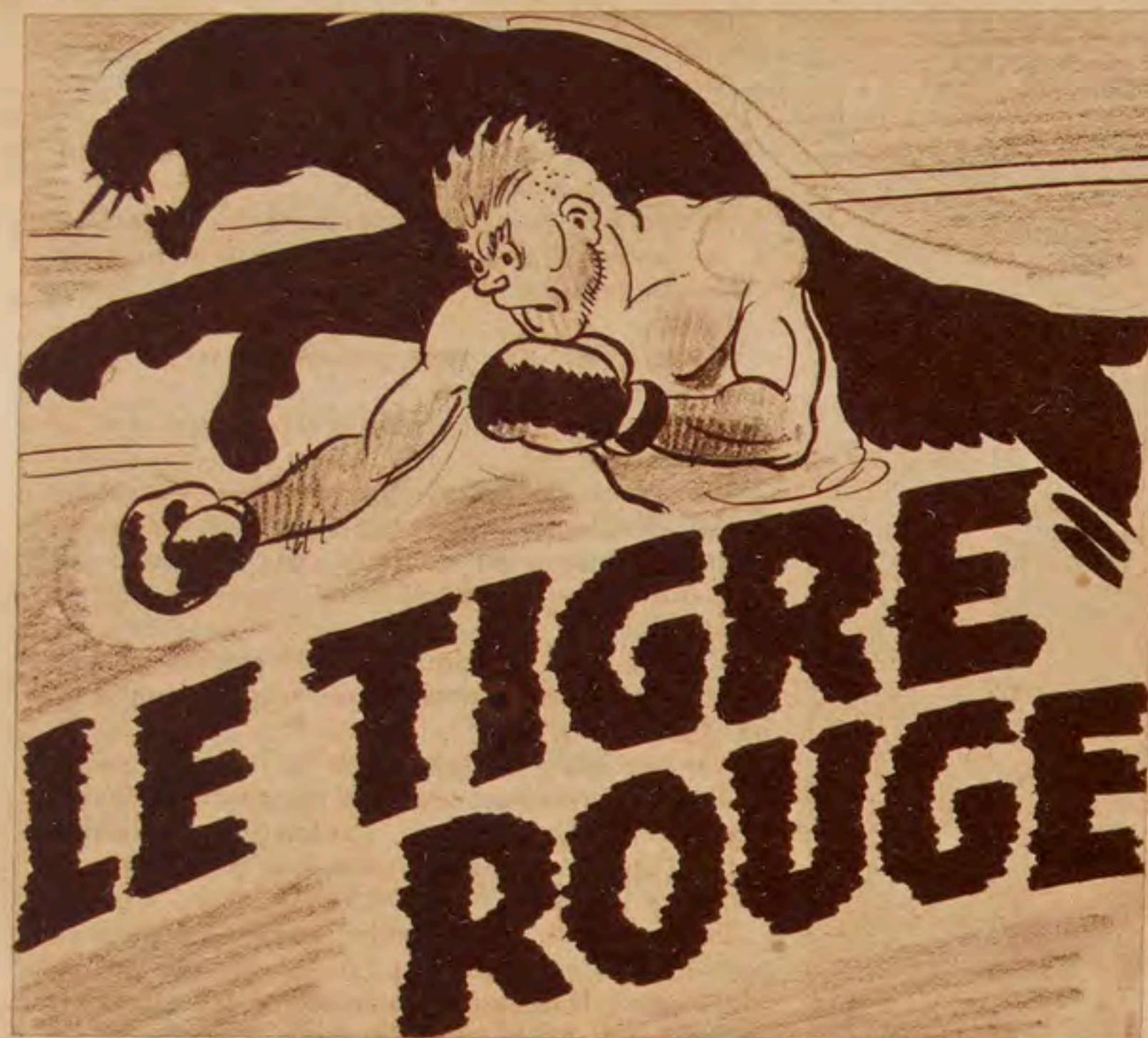
Quels seront, dimanche 6 mars, les caprices de la Coupe ?

MARCEL ROSSINI.

Quelques images du huitième de finale de la Coupe de France, rejoué jeudi sur le terrain de Saint-Ouen entre Le Havre et Nice (2-0). — De haut en bas : Devant le grand Jasseron, Samitier (Nice), bandeau blanc, dispute la balle à l'arrière Cléron.

L'arrière Jasseron (Le Havre) qui dégagé, a été l'un des meilleurs joueurs sur le terrain.

Zamora a fait applaudir ses parades élégantes et son sens admirable de la place.



4

Résumé des précédents chapitres. — Doc Carey, amateur d'alcool, de danses et de chansons, prompt à la bagarre, la suscitent et l'aiment, rentrait paisiblement saoul chez lui, ayant goûté à ces divers plaisirs. C'est ainsi qu'il assistait au « vodage » d'un grand gaillard et doux garçon de 1 m. 90 et de 90 kilos, Merle Gillingwater, par le marchand de la « Morning Moon », señor Kelly, bœufillard hargneux. Retourner la face du combat n'est pour Doc que l'instant d'un éclair et d'un crochet du gauche. Puis une idée géniale surgit dans son cerveau devenu lucide : il entraîne son nouveau camarade et n'a pas de mal à le décider d'accepter un nouveau métier : champion de boxe poids lourd. Mettre son poulain à l'entraînement n'est pour Doc qu'une question de jours, maintenant, il faut le lancer. Un bon coiffeur. Quelques clichés bien étudiés et le « tigre rouge » est né.

VII

Ce fut une soirée de gala pour l'ancien Kid Jeffo, gardien et bâlageur du Meadow Brook Sporting Club, gymnase, dancing et skating. Des heures et des heures de patientes répétitions avaient préparé le Kid à jouer son rôle en dépit de l'état de gâtisme précoce où l'avaient laissé les coups des Wolgasts, Raverses et Nelsons du temps où il combattait.

Un troupeau de gars devait essayer de forcer la porte pour voir le boxeur de Doc à l'entraînement. Le Kid devait parlementer avec les intrus, refuser de les admettre puis, finalement, les laisser ressouiller et les dissimuler en diverses cachettes, tout en faisant de son mieux en ce qui concerne la récompense de ses services. A l'heure dite il avait introduit deux douzaines de gars en groupes de un, deux ou trois, et comptait la manne tombée sur son compte en banque affamé, et supposait combien cela pouvait bien représenter de verres. Du côté matériel, il avait ramassé 37 dollars sans compter une de ces fausses banknotes de 10 dollars qui causaient alors tant de travail et d'ennui à Washington, une poignée de cigarettes qui prouvaient clair comme le jour que les vieilles feuilles de choux servent encore à quelque chose, deux billets de cirque périmés et un insigne de propriétaire valable sur le champ de course d'Aguascalientes. Nick-le-Turc, le joueur de passe anglaise, lui avait donné 20 dollars, trois types lui avaient chacun donné une livre et Jimmy Jackson lui avait remis un dollar qui apparemment était dans la famille depuis des générations.

Du côté moral il avait pu ajouter quelques trésors dans la tirelire de sa mémoire. La plupart venaient des journalistes. Ils lui avaient tous assuré qu'avec un tout petit peu plus d'entraînement et un bon coup de rasoir il pourra, piété sur un mouchoir ou même un timbre-poste, esquiver les coups de tous les poids légers actuels, seraient-ils armés d'un fouet d'attelage ou d'une mitrailleuse. Comme minuit approchait, le Kid boxait brillamment avec les fantômes d'autres mûts.



son talent pour créer ce petit effet : le poing de Merle crevant le sac comme une brique crève un cerceau de papier.

— Ça va, amenez Callahan là-dedans, hurla Doc pendant que Merle se désémpêtrait du sac. Allez ! amène-toi, bon à rien, amène-toi et tâche de ne pas te coucher trop vite !

Il fut remarqué dans l'invisible public que cette attitude irrespectueuse envers Callahan n'était pas de circonstance et même dangereuse à un pareil moment et, en réalité, elle l'eût été si le réel Callahan, au même moment, n'avait pas été en train de knock-out une « terreur » à Bridgeport. Car Callahan était de tempérament vif, et un pareil langage aurait pu lui donner une insurmontable envie d'arracher les oreilles de ce gars-là.

Un grand type en robe de chambre émergea du vestiaire et se traina jusqu'au ring. Les invisibles témoins de la scène écarquillèrent leurs yeux pour mieux voir. A ce point, les spectateurs embusqués laissèrent échapper un murmure étonné, à demi réprimé. Toutes les lumières venaient de s'éteindre.

Mais il n'aurait pas été digne d'un tel sorcier des managers comme Doc de finir son impudent intermédiaire ainsi en queue de poisson. Son but était de faire voir et observer sa production, bien que dans les conditions fort exactement déterminées et longuement répétées. Aussi, comme les golfeurs fanatiques usent d'une balle rouge sur les terrains enneigés, comme les entraîneurs de football se servent pour les jours brumeux d'automne d'une balle peinte en blanc, le Doc avait eu aussi sa petite idée.

Pour cette « première » du théâtre improvisé dans le Meadow Brook Club, Doc emprunta la peinture phosphorescente dont se servent les artistes de music-hall pour le fameux coup du squelette. Vous savez : quand le comique trébuche dans l'obscurité d'une maison hantée et se trouve tout à coup devant un gigantesque squelette.

Doc avait peint le ring, son boxeur et ses sparring partners de cette peinture phosphorescente, de façon que, lorsque les lumières s'éteignent dans la baraque, les amis de l'invisible public purent encore voir le ring et les boxeurs. C'était fantomatique, mais cela leur donnait une idée plus générale encore que celle d'un type des fauteuils de ring peut se faire lors d'un championnat de poids lourds. Et que celle de ces types, si éloignés des cordes qu'une meute de lévriers mettrait deux jours à les atteindre, et qui vous disent ce que Gene Tunney dit à Jimmy Bronson, dans le coin après le septième round, à Chicago, et comment ils ont nettement vu le coup bas de Sharkey qui bombarda Schmeling champion du monde.

Ainsi ces messieurs cachés au poulailler du Meadow Brook virent Clancy faire un round avec Callahan, qui était un rude frappeur et un boxeur adroit. Clancy toucha à volonté. Ces messieurs pouvaient entendre les coups sonner et les gémissements de Callahan. Sans que personne le remarquât, pas même son légitime propriétaire, Joe le Pickpocket prit une montre au second round et nota que Doc avait arrêté les frais au bout d'une minute vingt secondes. « Faites-moi sortir de là, Doc, il frappe trop fort » avait plaidé Callahan avant que le round abrégé soit terminé.

Cohenelli, le boxeur, suivait. Il n'aurait pas pu écraser un petit suisse de sa meilleure droite, mais un joli boxeur.

— All right ! bille de clown, au travail. Fais attention à son direct du gauche et rentre lui dedans de la droite quand il voudra doubler, gronda la voix de Carey au spectre brillant qu'était Cohenelli.

Pendant deux rounds animés les spectateurs clandestins virent l'éteint silhouette de Cohenelli se balancer d'avant en arrière comme un jouet mécanique et on put imaginer que ce Cohenelli allait succomber à une indigestion de coups si Clancy ne ralentissait pas un peu l'action de son direct du gauche. Il alla deux fois à terre sur deux swings du droit. Après le second voyage il remarqua, assez haut pour être entendu de tous, qu'il préférerait se convertir et risquer la malédiction paternelle plutôt que de faire un round de plus. Et pourtant, la houlette paternelle et les trois boules do-

ROMAN PAR DON SKENE
traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLOS

réées qui lui servaient d'enseigne étaient bien tentantes pour un fils d'Israël.

Idaho Young Gans, un poids léger vif comme la foudre, fut alors amené. Ses pieds agiles avaient été munis de chaussures spéciales à semelles de plomb qui eussent davantage convenu à un scaphandrier.

— Tourne autour de lui, gros lourd, je veux voir où en est le jeu de jambes du gars, commanda Doc à Idaho, si brillant que certains journalistes disaient qu'il rappelait Joe Gans, le grand, Idaho fit ce qu'il put étant donné les circonstances. Il apparut alors clairement aux critiques embusqués que le jeu de jambes de Clancy était infiniment plus rapide.

— Parfait, et maintenant fichons le camp, dit Doc, et, suivi de son gladiateur phosphorescent, il se dirigea vers le vestiaire.

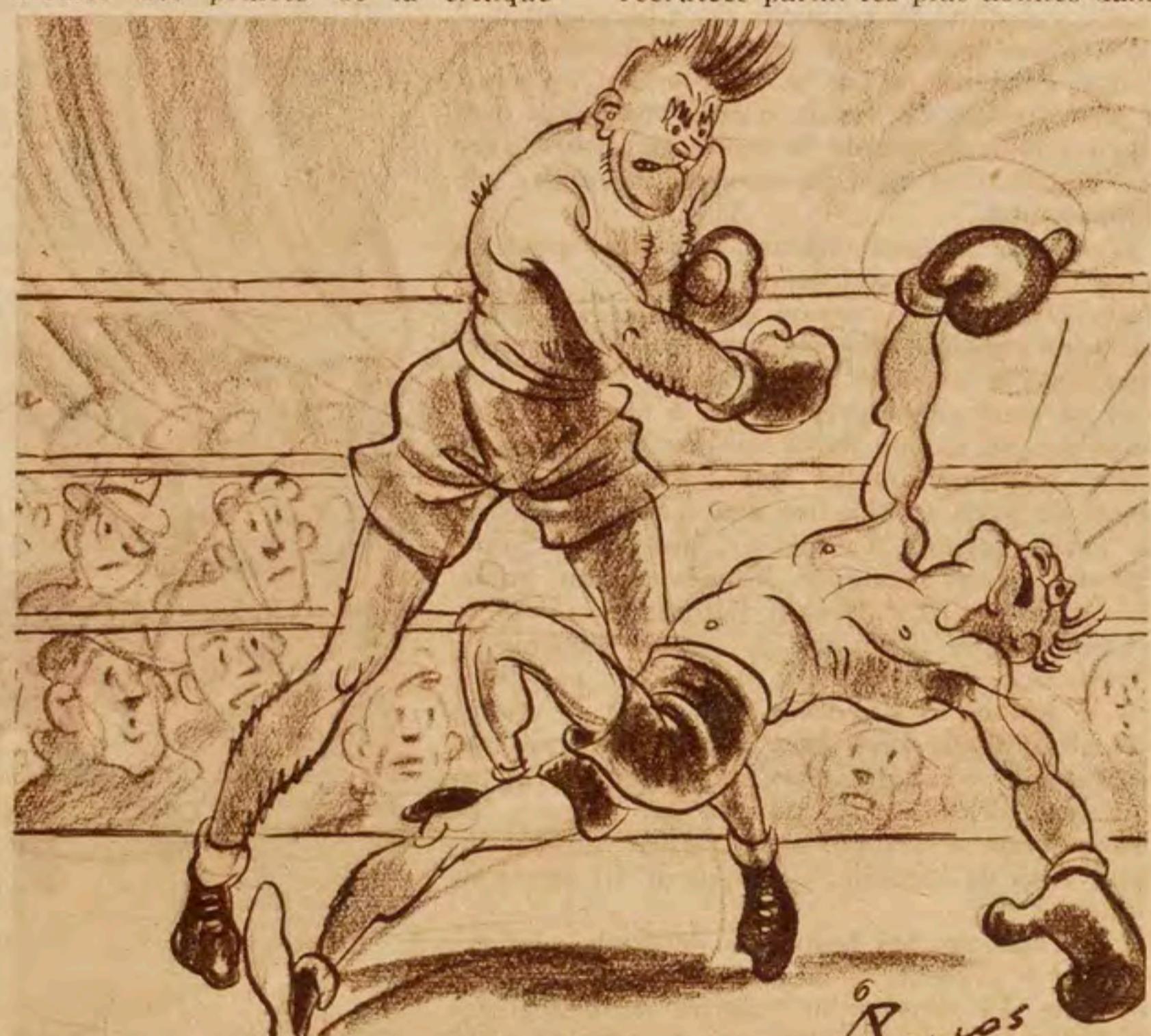
Il laissa à ses hôtes secrets le temps nécessaire pour quitter l'immeuble. Et ils partirent, chacun vers son oasis préférée où ils pourraient savamment discuter avec eux-mêmes et confier à tous les arrivants que Doc était en train de préparer en dehors d'un nouveau Dempsey.

La « soirée Carey » fournit une poignée d'échos pour une presse affamée par une période creuse. Les meutes des princes de la critique

étaient un hommage au flair de Carey. Le jour, c'étaient des nuages cramoisis auprès desquels les roulettes foraines les plus pompeuses paraissaient neutres et ternes. La nuit, c'étaient des colonnes de feu éclipsant aisément les devançures de cinéma les plus brillamment éclairées.

Au lieu de l'habituel trompe, siège ou avertisseur, les cars de Carey étaient équipés avec un engin simulant le rugissement d'un tigre affamé et furieux décidé à dévaster un village de la jungle. Dans les rues, sur les routes, la présence de ce Juggernaut se révélait aussi efficace pour attirer la foule que l'arrivée des pompiers.

Quel que fut l'endroit, la troupe fit honneur à son engagement quotidien. Sous la tente d'un trou de campagne où dans le théâtre, les halls maçonniques ou les rings de municipalités plus populaires, la troupe de Doc était une distraction et un exercice pour l'œil, l'oreille, le nez et la gorge de celui qui avait acquitté le prix d'entrée. Naturellement, Merle était l'étoile de la compagnie. Il accomplissait ses prouesses grâce à une série théâtrale de combats qui éclipsaient totalement les exploits « touristiques » de Primo Carnera et son équipe de « plongeurs ». Dans les grands centres, les victimes de Clancy étaient recrutées parmi les plus abîmés dans



les rangs des pugilistes infirmes, boiteux ou aveugles. De toutes les « Maisons du Marin », « Havres de la Marine », de tous les hospices, asiles de nuit, de dessous les tables de billard de cafés clandestins surgit une parade de tous les oubliés ou inconnus du ring. Ils avaient avec Doc des causeries strictement commerciales, quittaient leurs petites voitures, leurs barbes neigeuses et leurs neigeux stimulants et s'en venaient tomber comme les feuilles d'automne, pour le plus grand profit du record de k. o. éclairs de Clancy.

D'autres sautèrent joyeusement sur l'occasion de démontrer leur talent d'humoristes au prix de quelques histoires qu'ils jugeront eux-mêmes, impartielle, extraordinairement amusantes. Mais tous écrivirent quelque chose sur James J. Clancy.

Doc relâcha la consigne et permit aux cameramen d'actualités d'assouvir leurs désirs sur la « Mysterieuse Terreur des Montagnes ». Si bien que le bon docteur avait déjà un bouquin plein de coupures de presse quand il commença la grande tournée nationale de Merle. Le voyage débuta discrètement par un simple défilé autour de Times Square, à l'heure de la sortie des théâtres, avec une infatigable fanfare de cirque, une escorte de motocyclettes et un embrasement de feux de Bengale et de fusées éclairantes.

VIII

Le grand tour d'introduction de Clancy, le tigre Tarzan, fit sensation dans sa course vagabonde dans le pays. Le travail d'approche était dû au style remarquable de Cyclone Charlie Foster, un des plus étonnantes « cuisiniers » de la publicité, à la langue dorée, et dont la conscience se fut aisément dissimulée dans le cœur d'une graine d'anis. Le cyclonique Mr Foster balaya les quarante-huit États, stimulant l'attention de tous ceux capables de lire ou d'écouter et il n'avait pas son pareil dans ce rôle. La route de la caravane de Carey fut pavée des bonnes inventions de Charlie.

L'odyssée de Tigre-Tarzan-Clancy fut réalisée sur deux cars de dix tonnes, décorés d'une manière qui

rencontraient toujours Smacko Sweeney, un des contorsionnistes les plus adroits de l'Annuaire des Acrobaties. Personne, dans sa profession, n'avait plus de talent que Smacko dans l'art de la culbute et dans celui de simuler en même temps la surprise extrême, le tourment et la douleur après avoir été frappé sur le sommet de la tête ou au bas de la colonne vertébrale par ses partenaires.

Tous les jours, en soirée et en matinée, les vendredis et samedis, Sweeney était présenté sur le ring sous le nom du « Tueur de Chicago » ou de « l'Homme-éclume » de Minneapolis. Si, comme cela arriva en plusieurs endroits, Dame Rumeur apprenait en confidence que ce Smacko était suspecté d'avoir étranglé la mère de Clancy pour lui voler sa baignoire, ou qu'on le suspectait d'avoir participé à l'enlèvement du petit Lindbergh, Doc laissait faire Dame Rumeur. Smacko se fut ainsi mettre k. o. par Clancy avec un sens artistique très sûr et, chaque fois, il montrait tant de talent que les reporters locaux allaient demander de ses nouvelles à l'hôpital.

Pour faire bonne mesure, et dans le cas d'urgence, Doc emmenait également une troupe adjointe à Clancy, Roi des Rois du k. o. Il y avait naturellement les Cinq Tchèques bondissants dirigés par Smacko.

(A suivre.)

(Tous droits réservés.)

Notre secret ? une bonne amitié
une grande franchise ...

PAR Emile Ignat

Notre union date de trois ans. Trois années bien remplies : vingt courses de Six-Jours, une centaine d'américaines, quatre campagnes outre-Atlantique, quelques milliers de kilomètres...

Oh ! certes, entre nous, tout n'a pas toujours été pour le mieux dans le meilleur des mondes ; nous avons eu des heurts, des prises de bec, des mots malheureux, mais nous nous sommes toujours réconciliés au bon moment et vous nous voyez bien décidés à rester longtemps étroitement unis... pour le plus grand bien de nos affaires.

Il ne faut pas se faire d'illusions. Dans notre métier, seule une vieille équipe peut obtenir de brillants résultats, même si elle n'est pas constituée par des individualités étincelantes. Trop d'associations ont été, jusqu'ici, constituées au petit bonheur la chance et c'est peut-être ce qui explique les nombreux échecs enregistrés ces mois derniers, au Vel' d'Hiv', par les spécialistes français de l'américaine.

Ensemble, nous en avons vu de toutes les couleurs.

Et nous avons dû, notamment, résister à bien des pressions, en Amérique, pour rester unis.

Tout récemment encore, John Chapman a tenu à nous dissocier.

Ignat, comme à l'habitude, était mal parti dans les Six-Jours. Il lui faut au moins vingt-quatre heures pour se mettre en route. Pijnenburg, de son côté, n'était pas à l'aise. Wals resta seul. Si Ignat s'en était allé, quelle belle occasion pour former une paire franco-hollandaise.

— Qu'en pensez-vous ? vint demander le promoteur américain à Diot.

— Ce que j'en pense ? Que « Mimile » sera prêt demain, que sa faiblesse est momentanée, et que s'il s'en va, je reprends le bateau avec lui...



À u Vel' d'Hiv', on s'abordait, la semaine dernière, avec des mines de conspirateurs : — Alors, les dissidents, dites ? c'est bien fini, Auguste Wambst aussi a signé ?

Regard à droite, coup d'œil à gauche, en l'air aussi, pour éviter les indiscrets du premier balcon :

— Oui ! c'est fait, mais pour Auguste, ça n'a pas été tout seul. C'est Lacquehay qui s'en est chargé.

— Lacquehay ? Comment ça...

— Ben voilà ! Lacquehay est allé au bureau, après Michard et Chaillot, pour signer son contrat.

— Il avait déjà dû faire quelques stations chez le directeur ?

— Penses-tu, il n'y avait jamais mis les pieds depuis le début de l'hiver. Alors, il a dit à Delblat : « Je signe, mais que faites-vous pour Auguste ? » Et Louis Delblat lui a répondu : « Le contrat du jeune Wambst est prêt, le voici. » Et Lacquehay de s'étonner : « Mais ce n'est pas mal du tout. Il faut qu'Auguste se décide. Je vais le voir tout de suite... » Et Charles a vu Auguste et lui a parlé, nettement, catégoriquement, le ramenant au Vel' d'Hiv' où « Gugusse » a signé à son tour.

— Et pour le vélodrome de la Croix-de-Berny ?

— Les sprinters feront juste l'ouverture, parce qu'ils ont signé un contrat. Puis ils ne courront qu'à Buffalo et au Parc des Princes, dans le département de la Seine. Tout est rangé, tout...

Entre nous, ça vaut tout de même mieux.

On ne gagne jamais rien à se déchirer à belles dents.

★

Qui ou non Richard et Pecqueux sont-ils séparés ou toujours unis « z'à la vie et z'à la mort » ?

Lorsqu'on demande à Pecqueux : « Que se passe-t-il ? », il répond : « Volez cabine 31 ». Et là, Richard réplique : « Volez donc cabine 26. »

Si on veut y mettre de la bonne volonté, ça peut durer longtemps : 31... 26... 26... 31... Et naturellement, dans la même rue du quartier des coureurs, sur le même trottoir, ce qui facilite incontestablement les choses.

En vérité ni l'un ni l'autre ne tiennent à se séparer. Malheureusement, l'un comme l'autre ont, de la fierté, une opinion bien à eux. La fissure est venue d'un petit rien, et ils se renvoient la balle lorsqu'on les interroge : « Qu'il vienne m'en parler » ou « Non, c'est à lui de s'expliquer... »

Puis entre ses deux poulains, Georges Kaiser ne sait plus que faire. Il s'en arrache ses jolis cheveux blancs.



Vainqueurs des Six Jours de Chicago ! Ignat et Diot sont fiers de poser avec Sonja Henie venue les féliciter. A gauche d'Emile Diot, le grand Denarié qui appartient autrefois au Gros Caillou Sportif et qui soigne, désormais, les « Diables Rouges » aux Etats-Unis.

Le lendemain soir, nous étions en tête de la course avec deux tours d'avance.

Pour vous dire qu'une grande équipe ne peut vivre, durer et briller qu'à la condition de ne jamais se laisser manœuvrer, quelles que soient les circonstances.

Ajouterons-nous que nous n'avons encore jamais couru l'un sans l'autre depuis trois ans ?

Les propositions n'ont pourtant pas manqué, mais c'est bien là le meilleur moyen de soulever, entre deux bons camarades, des sujets de discussions toujours dangereuses.



Il faut bien rire un peu... Et vous reconnaîtrez ici, accroupi, César Moretti; clarinettiste, Gérard Debaets; derrière lui, en chéchia, Paul Broccardo, et, en casquette, Torchy Peden.

Voilà, voilà la preuve de ce que nous avions dit. Voyez les Allemands Kilian-Vopel, inimitables en Amérique depuis plus de dix courses de Six-Jours, ils sont les meilleurs amis de la terre.

Deux êtres très différents pourtant, magnifiquement doués, il faut en convenir, mais qui ont surtout acquis à courir constamment ensemble, une maîtrise surprenante.

Alors ! si l'on pouvait les voir dans une course de Six-Jours, en Europe, à une bonne période ! Vous seriez épatis par leur aisance, leur science



Encore une chute, à New-York ! On ramasse Diot et Torchy Peden, durablement touchés l'un et l'autre. A gauche, au premier plan, en casquette, Jack Neville, le vieux directeur sportif de John Chapman.

de la course, leur résistance, leur vitesse dans les sprints.

Leur manager, l'ancien coureur Miethe, nous confiait un jour aux Etats-Unis :

« Kilian-Vopel se sont « faits » ensemble. C'est toute leur force. Ne vous quittez jamais... et surtout, n'écoutez pas toutes les petites histoires... »

Nous avons tenu à suivre ce conseil et nous ne nous en trouvons pas mal du tout.

Déjà nous sommes en pourparlers pour une nouvelle tournée américaine, de longue haleine celle-là, mais il faut attendre, pour l'entreprendre, que le régiment ait libéré Emile Diot. Ce sera sans doute pour le mois de septembre prochain. Nous vous dirons au revoir pour un bout de temps, devant participer outre-Atlantique aux deux Six-Jours de New-York, aux deux de Chicago, à ceux de Pittsburg, Montréal, Philadelphie, Cleveland, Buffalo...

Peut-être aussi à ceux de Hollywood. On en parle de plus en plus, et nous ne voudrions pas rater un tel voyage sur la côte californienne.

Enfin, nous pourrons visiter les studios américains, connaître les stars, les voir « en chair et en os ». Souvent celles-ci, en Amérique, ont manifesté le désir de nous connaître. Pour elles, c'est nous qui sommes des oiseaux rares, et on ne leur présente pas toujours un visage des plus souriants quand les nuits ont été rudes, et que les chutes nous ont marqué sur tout le corps. Les maquilleurs de Hollywood pourraient toujours y venir...

Mais on ne nous a pas invités à vous narrer nos petites histoires américaines. Ce sera pour une prochaine fois. Car nous commençons, tout comme Alfred Letourneur, à avoir notre petit stock d'histoires vivantes, piquantes, amusantes, dramatiques aussi, bien qu'il n'y ait plus de gangsters aux Etats-Unis, ainsi qu'on le prétend. Pour l'instant, n'avons-nous pas mieux à faire en suggérant aux organisateurs de six-jours européens d'adopter la formule américaine en ce qui concerne les chutes : cloche après une dégringolade, arrêt des coureurs, visite du médecin aux blessés, ordre de remonter ou miser hors course, si les blessures sont pas trop graves. On éviterait de la sorte les longs repos à certains malchanceux qui remontent en selle bien reposés, alors que leurs adversaires ont continué à batailler et se sont fatigués. Diot peut en parler en connaissance de cause. Bénéficiant, certain soir à Paris, d'une heure de détente, n'a-t-il pas par la suite bouleversé toutes les positions acquises grâce à son merveilleux état de fraîcheur ? Et puis, les chasses ainsi hachées, seraient sans nul doute plus longues et cependant aussi déprimantes. Au lieu de durer deux grandes heures, parfois trois, elles s'échelonneraient certainement sur quatre et même cinq heures. Luttes plus courtes, plus fréquentes, et non moins violentes.

Remarquez qu'à Paris, on ne tombe guère. Ce n'est pas comme en Amérique, et il n'y aurait donc pas tant d'interruptions. Projet à étudier, quoi qu'il en soit, et, qui sait ? à retenir. Revenons à nous !

Nous espérons rester longtemps côté à côté et faire toujours de notre mieux dans l'avenir pour démontrer un peu partout dans le monde qu'il existe toujours en France de bonnes équipes d'américaines.

Buysse-Billiet, Slaats-Pelleners, Kilian-Vopel ? Oui, des épouvantails pour nous qui restons des moineaux craintifs et hésitons à nous approcher ; mais, si nous voulons y regarder d'un peu près, nous n'éprouvons plus les mêmes peurs...

Il fallait le dire !

EMILE IGNAT ET EMILE DIOT.

(Recueilli par Félix Levitan.)



Jules Merviel, père de famille ; Christian Merviel, qui a déjà quatre semaines, sera-t-il lui aussi champion cycliste ? Ce serait évidemment le désir de son père, le sympathique Julot.

Au long des balustrades du Vél' d'Hiv'

Il y eut la rentrée de Michard et Chaillot, en vitesse. L'excellente plaisanterie d'Eloï Meulenberg, dans le Critérium d'hiver dernière motos commerciales. Excellente ? Non pas même... Infiniment fâcheuse venant d'un champion du monde, arrivé pour courir au Vél' d'Hiv' avec un vélo... et deux roues de rechange. Or, crevant dans la seconde manche du Critérium d'hiver, Meulenberg dut attendre plusieurs minutes pour remonter en selle, l'un de ses soigneurs étant contraint de changer une roue. Et ça, sous les yeux étonnés de douze mille spectateurs n'arrivant pas à admettre une telle négligence de la part de Meulenberg.

Les commissaires eurent la réaction qui s'imposait : amende à Meulenberg.

Même avec un vélo de rechange, Meulenberg n'eût pu être très inquiétant pour Terreau, Pecqueux et Fournier, qu'on retrouva en finale avec Arthur Sérès, Charles Périsier et Georges Wambst.

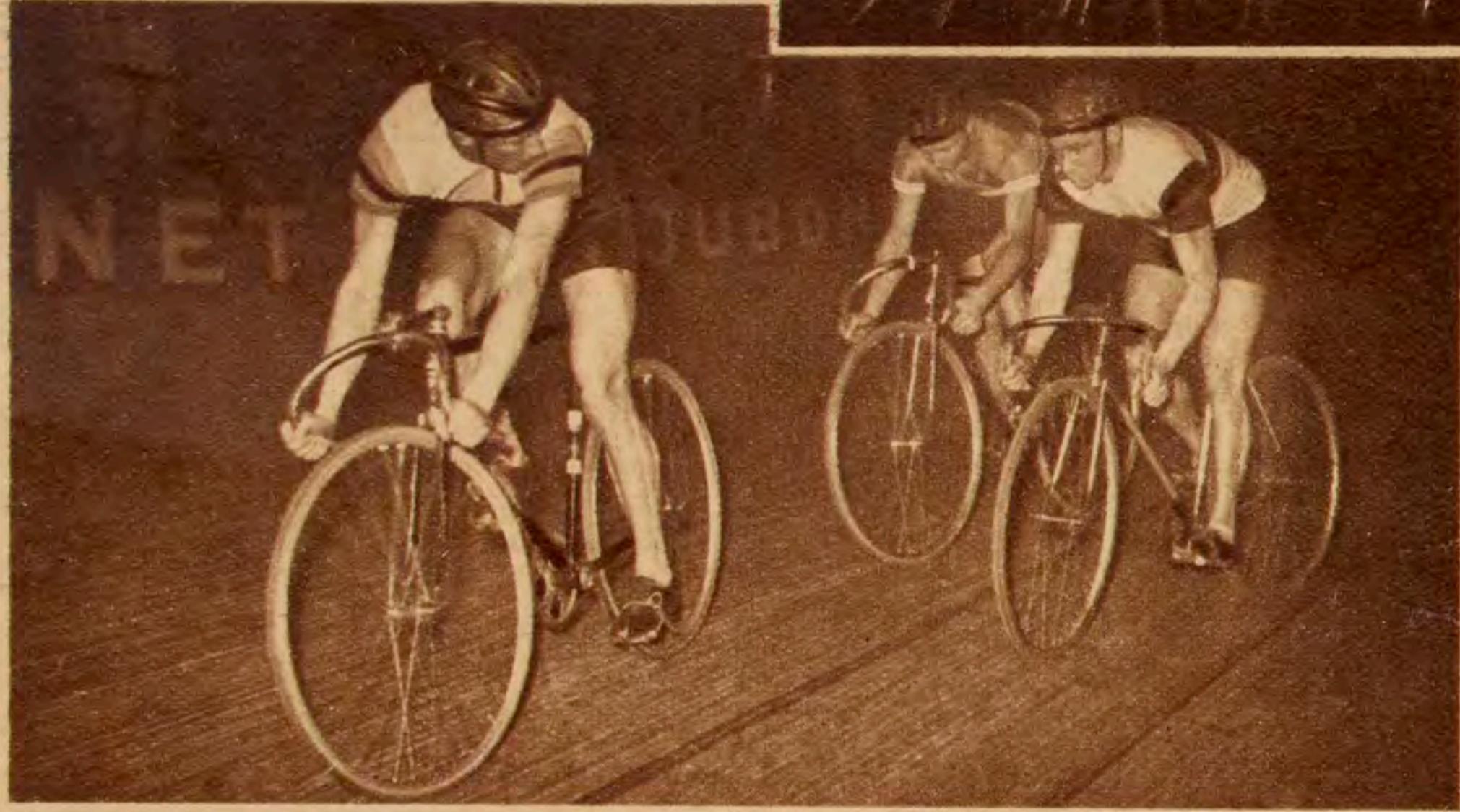
Là, il y eut du sport.

On assista d'abord à une bagarre sans merci entre Terreau et Arthur Sérès, bagarre à laquelle Georges Wambst mêla son grain de selle, pour s'envoler ensuite avec son habileté brio. Mais Terreau revint, attaqua

Wambst, s'imposant après cinq tours d'un coude à coude enthousiasmant.

Ah ! voilà des hommes qui font leur métier avec cœur.

Les courses de Michard et Chaillot étaient attendues avec intérêt. Elles ne nous apprirent rien de nouveau. Chaillot accédant à la finale un peu grâce à Michard qui le laissa s'enfuir dans le repêchage des demi-finales, au grand désespoir de Georget et Richter. Et Chaillot dut s'incliner, en finale, devant Scherens et Gérardin, mais non sans s'être dé-



C'est le populaire Maurice Chevalier qui donne le départ. Il a toujours son fameux sourire ! Gérardin observe ses adversaires Scherens et Chaillot. C'est Scherens qui gagnera.

fendu avec acharnement, on doit le reconnaître...

Une belle finale qui eut en Maurice Chevalier un spectateur attentif. Eh oui ! Maurice était là, et il donna même le départ de la finale, à la grande joie des populaires qui lui réclamèrent aussitôt : « Prosper... » Mais Maurice Chevalier était trop ému par la défaite de son ami Gérardin pour songer à chanter, et il regagna bien vite sa loge, non sans avoir consolé Gérardin : « Ce sera pour la prochaine fois... »

Dire qu'il s'en fallut d'un rien pour que ce fut cette fois-là !

Et Huys a échoué en voulant prendre à Girard le brassard poursuite du Vél' d'Hiv'. De quelques mètres, après avoir eu trente mètres de retard ! Quelle fin de course du Belge ! Et que d'émotion pour Girard !...

GEO TYZOR.

ROSSI COMMENCE BIEN LA SAISON ROUTIERE !

Vainqueur du Grand Prix de l'Echo d'Algier, avec plus de deux minutes d'avance sur Raoul Léseur, quel magnifique début de saison pour Jules Rossi !

S'entraînant sur la Côte d'Azur depuis plusieurs semaines, Rossi se savait en bonne condition physique. Et c'est pourquoi il alla à la bataille avec décision, n'hésitant pas à s'élançer seul vers la ligne d'arrivée lorsque, après le mi-parcours, Léseur creva. Mithouard et Berrendero ayant été successivement lâchés après avoir participé à l'unique fugue de l'épreuve.

Ce qu'il faut dire sans retard, c'est que Rossi sera, une fois de plus, très dangereux dans les premières épreuves de la saison. Il est, notamment, certain Paris-Roubaix que Rossi vise tout particulièrement et dans lequel il aimerait bien renouveler son succès de l'an dernier.

Est-ce impossible pour le poulain d'Alcyon ? Nous n'en croyons rien. Rossi vient, du reste, de justifier ses prétentions, qui sont aussi celles de son directeur sportif, Ludovic Feuillet.

Mais il ne faut pas perdre de vue l'excellente course de Léseur. Lui aussi appartient à cette catégorie des « tôt en forme », et André Trialoux aura encore, en la personne du Niçois, un routier qui doit lui apporter bien des satisfactions.

Mithouard et Berrendero ont fait de leur mieux, mais ils étaient insuffisamment pré-

parés pour tenir jusqu'au bout, et Speicher et Gallien ont abandonné, n'étant pas prêts non plus.

Il suivit une tactique différente de celle de Rossi et Léseur.

S'avérera-t-elle meilleure dans l'avenir ?

LA VICTOIRE DE PEUZIAT A MONTLHERY



Un passage de Peuziat, vainqueur du championnat de Paris de cross cyclo-pédestre.

Pour avoir volontairement négligé les épreuves de début de saison, en cyclo-cross, Georges Peuziat paraît bien disposé à se rattraper maintenant. Après une jolie victoire à Rambouillet, l'autre dimanche, le voici champion de Paris ! Et bien décidé à conserver prochainement à Fontainebleau son titre de champion de France...

A Montlhéry, dimanche, Peuziat a triomphé de la plupart de ses prochains adversaires. Il ne manquait guère qu'Oubron et Vaast. Mais Bertellin, Chocque, Saunier, Carapezzi et Guihaine étaient là. Ainsi Peuziat a-t-il pu juger de leur valeur exacte. Et nul doute qu'il ait confiance pour l'avenir, le parcours du Championnat de France étant plus pénible que celui du Championnat de Paris.

Paul Chocque, une fois de plus, s'est admirablement défendu, et ce n'est qu'au sprint qu'il s'est incliné, tout comme Carapezzi, nouveau venu au cyclo-cross, et qui progresse à pas de géant de dimanche en dimanche.

Saunier et Guihaine terminèrent à vingt et cinquante-six secondes.

Ils ont beaucoup couru jusqu'à présent et, peut-être, se ressentent-ils de leurs efforts.

CHAMPIONNATS DE CROSS ET CROSS INTERNATIONAL

UNE fois de plus, les crossmen ont eu l'occasion, dimanche, de sacrifier à leur sport favori, et ce, aussi bien chez les scolaires que chez les autres amateurs de cross. Mais cette fois c'est surtout la région parisienne qui a été favorisée ; juste retour des choses puisque, l'autre semaine, la province avait été comblée grâce aux trente et quelques championnats régionaux disputés à titre de premières éliminatoires en vue du National.

Chez les scolaires, l'on bataille ferme, comme tous les ans d'ailleurs. Certes, en choisissant un autre terrain que celui de Sucy-en-Brie, la commission scolaire et universitaire de la Fédération eût été sage. Elle eût donné, ainsi, au 46^e National des scolaires un caractère un peu plus en rapport avec l'idée que l'on se fait habituellement du cross. Souhaitons que, l'an prochain, « on » veuille bien en revenir au tracé de Saint-Cloud. J'ai d'ailleurs déjà eu l'occasion de traiter de ce sujet dans *Match*.

Comme prévu, c'est donc un pistard qui a triomphé. Il s'agit du rapide et puissant Lalou, de Henri IV. Lalou a fait une très bonne impression. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois ! Dimanche, il a couru avec beaucoup de décision. La victoire lui sourit, et ce fut justice. Mais, après lui, en dehors des Beuley (Dijon), Morel (Lyon), Chevaux (Auteuil) et de deux ou trois autres concurrents, les « crossmen » (?) en présence ne firent pas montrer de moyens particulièrement transcendants. A voir tous ces sympathiques scolaires évoluer, on avait la nette impression que, d'une façon générale, leur entraînement était quelque peu insuffisant. Autre constatation, plus réconfortante, elle : dans l'ensemble, nos scolaires sont mieux « bâties » que ceux des années pas-



Et voici, dans sa foulée agile, le junior Peyrat, champion de Paris de cross-country.

sées. Il y a là un progrès général qu'il convient de signaler.

Ne laissons pas le National des scolaires sans applaudir à la belle démonstration faite par la province dans le classement par équipes. Puissent les établissements parisiens retenir la leçon et en profiter en... 1939 !

A Maisons-Laffite, la L. P. A. avait convié ses vétérans, ses juniors et ses autres « seniors » à disputer des championnats. Chez les juniors, citons le vainqueur, Peyrat (C. O. Au-

bervilliers) qui, une fois de plus, a dominé ses concurrents. Mais après Peyrat, il importe aussi d'inscrire au tableau d'honneur le deuxième coureur classé : Prêtre, qui possède de bonnes qualités de crossman et qui n'est pas un inconnu, lui non plus. Il fit impression à différentes reprises.

Chez les vétérans, le troisième du cross de L'Auto : Collet, a terminé bon premier, devant Santi, Benot et Chapuis. Il battit nettement le grand favori Mélouki. Là également la victoire sourit bien au meilleur. En-

fin, l'on sait que la compétition réservée aux autres seniors en vue de la grande finale du championnat de Paris est revenue à Dressus, devant Darras et Laffargue.

L'on peut s'attendre à une bataille intéressante, dimanche prochain, au cours de la grande finale en question. Mais c'est là une autre histoire dont nous ne manquerons pas de vous entretenir en temps voulu.

Il importe maintenant de consacrer la fin de cette chronique générale à la très belle manifestation organisée par *l'Humanité*, sur l'hippodrome de la Courneuve.

L'épreuve la plus intéressante fut, bien entendu, celle qui opposa les crossmen russes, finlandais, espagnols, belges et français. Une fois de plus ces remarquables athlètes que sont les frères Znamenski, ont fait une très grosse impression. Ils ont dominé de loin, en compagnie de leur camarade Ivankovitch, les Finlandais, dont certains avaient fait des... « épouvantails » ! Le premier Français, Le Guyader, ne termina que dixième certes, mais il courut avec cœur et s'efforça de réaliser la meilleure performance possible. Après lui, Duquesne fit pour le mieux, lui aussi.

On ne peut, en toute justice, leur faire un reproche de leur classement... modeste.

En terminant, je tiens à signaler combien l'organisation générale de cette journée à La Courneuve, au cours de laquelle des milliers de concurrents (juniors, populaires, minimes, vétérans, féminins et champions) eurent l'occasion de participer aux épreuves à eux réservées, fut réussie.

PHILIPPE ENCAUSSE.



Un passage du cross international de la Courneuve, et, de droite à gauche, les athlètes russes vainqueurs : les frères Znamenski, Ivankovitch et Stefenof.





Croquis et caricatures sur les Championnats de France de ski

Nord, Nord-Est, Lorraine et Bourgogne-Franche-Comté l'emportent

Paris tient Budapest en échec

BONNE journée pour notre football de sélection !

Bonne journée puisque, sur le plan international, nos équipes de Ligues se sont comportées d'excellente manière. Puisque le Nord a infligé un quatre à zéro sensationnel à la Pologne du Sud ! Puisque la Lorraine a battu le duché de Hesse, le Nord-Est Cologne, la Bourgogne-Franche-Comté Viktoria Ziskov, puisque le onze d'Alsace ne s'est incliné que de justesse devant la sélection de Wurtemberg-Bade, puisque enfin Paris a réalisé devant Budapest un très significatif match nul.

Il serait osé de vouloir tirer une conclusion sérieuse de cet ensemble de résultats.

La voie tracée par l'équipe de France depuis le début de la saison, chaque équipe de Ligue ne songe plus qu'à la suivre.

Voilà ce qui paraît évident, au soir de cette seconde journée des Ligues.

Mais avant de parler de la rencontre du Parc des Princes que nous avons suivie avec 30.000 autres amateurs de football, passionnés et déçus par la tournure des événements (la recette dépassa 340.000 francs), nous serions incomplets si nous ne notions comme la grosse surprise du jour la défaite du Havre A. C., équipe vedette de la seconde division du championnat professionnel, qui, recevant Boulogne à la Cavée Verte, a dû s'incliner devant son rival nordiste.

C'est la première défaite officielle du Havre cette saison. Le « Sochaux de seconde division », qui avait jusqu'à présent surclassé le lot de ses adversaires, en est-il arrivé à la période de surentrainement ?

Le match nul au Parc des Princes

Paris-Budapest, sixième du nom (quatre fois l'équipe d'Europe Centrale triomphante et une fois, l'an dernier, Paris fut l'emporter), a obtenu un magnifique succès populaire. Ce fut pourtant un match très inégal où exploits et erreurs alternèrent, qui mit en valeur les qualités techniques de premier ordre des visiteurs, mais aussi les progrès du onze parisien, aussi bien du point de vue technique que du point de vue tactique.

Dans l'ensemble de la partie, Paris eut un assez large avantage, autrement dit domina plus que son adversaire et eut le plus grand nombre d'occasions de shot.

Mais, autant l'attaque parisienne s'était montrée insinuante et dangereuse dans la première partie du jeu, autant elle se débrouilla mal au cours de la seconde mi-temps.

En sorte que, la meilleure défensive des Hongrois s'opposant à l'action rapide mais parfois trop désordonnée des Parisiens, il n'est guère possible de trouver le résultat injuste. Pourtant, rarement équipe française eut autant de possibilités de s'imposer et de l'emporter, peut-être même nettement, sur un adversaire de qualité, sur une équipe dont la valeur n'est pas à mettre en doute, en dépit de l'absence du fameux Sarosi.

Le début du match fut plutôt à l'avantage des joueurs magyars dont la ligne intermédiaire s'avéra vite très brillante. Puis Paris se ressaisit, comprit que sa vitesse était, dans le débat, un atout maître, et en usa.

Dès lors, l'équipe au maillot bleu et rouge, fort bien soutenue dans son attaque par Jordan et Diagne, alla de l'avant et provoqua devant les buts hongrois quelques situations particulièrement délicates.

Ce sont pourtant les visiteurs qui ouvrirent le score. Cela se passa à la dix-neuvième minute de jeu. L'ailier gauche Titkos venait, par un de ces dribbles dont il a le secret, de feinter Meuris. Au lieu de se rabattre plus, il passa la balle à Kalmar et ce dernier servit Béky. La défense parisienne était convenable-

ment placée, et rien ne pouvait laisser prévoir qu'il allait se passer quelque chose de grave, lorsque l'ailier droit hongrois, d'un shot extrêmement vicieux, plaça la balle dans le coin droit supérieur des filets. Gonzalès n'y avait vu que du feu.

Stimulé par ce coup du sort, Paris se mit dès lors à attaquer de plus belle et, jusqu'à la mi-temps, il eut un large avantage de jeu. C'est à la trente-troisième minute que l'égalisation fut obtenue. Diagne, poussant son attaque, effectua un long shot à ras de terre qui déplaça le jeu de la gauche vers la droite, et Moulet poussa la balle dans les buts alors que Sziklai pensait avoir échappé au danger.

En dépit d'une domination extrêmement nette, en dépit également d'attaques conquises par Simonyi et Veinante et fort bien menées pour la plupart, Paris ne sut pas accentuer son avantage, comme il aurait pu le faire. Et lorsque la mi-temps survint, le score n'avait pas changé.

Il ne varia pas de toute la seconde partie du jeu.

Van Dooren.



Cette seconde mi-temps plut infiniment moins que la première. Mieux avertie du danger, la défense hongroise, épaulée par des demi de classe, fut encore mieux qu'auparavant s'opposer à l'action de nos avants.

Alors Couard fut bien trop souvent hors jeu, les passes de Veinante à Mathé arrivèrent trop dans les pieds de Lazar, et les services de Simonyi à Moulet furent trop rares.

Après avoir obtenu en première mi-temps six corners à son bénéfice, Paris en obtint cinq dans la seconde, cependant que Budapest devait se contenter d'un total de deux.

S'il faut citer des noms, nous dirons que Biro et Koranyi forment une ligne d'arrières particulièremment habile à se placer, et très puissante; que Dudas et Lazar sont de magnifiques techniciens du ballon, et Szulcs un remarquable athlète; que Kalmar et Titkos sont des manieurs de balle de premier ordre.

Chez les Parisiens, Gonzalès ne peut se reprocher le but que n'importe qui aurait laissé passer. Dupuis et Zabalo ont plus beaucoup, l'un par sa grande rapidité d'action, l'autre

par ses placements et ses passes directes à l'attaque.

Jordan a été un pilier de premier ordre, comme à l'habitude, et Diagne, au poste de demi gauche, qu'il a jadis occupé et où il connaît sa première sélection, s'est avéré l'un des meilleurs hommes sur le terrain.

Dans l'attaque, Simonyi, Veinante et Moulet se sont surtout mis en relief. Mathé a eu une bonne fin de première mi-temps. Couard, qui n'était pas en confiance, a déçu. Si Couard avait été dans un bon jour, Paris avait la victoire à portée de la main.

MARCEL ROSSINI.

LA POLOGNE A DÉCU... VIVE LE NORD !

(Lille, de notre envoyé spécial.)

S'ils ont laissé aux Parisiens et aux Lillois, lors de leurs deux premières visites en France, une excellente impression, les Polonais ont déçu hier, à Lille.

Les demi polonais, dont on pensait qu'ils devaient décider de l'orientation du match, ont rarement fait impression. Gora, à droite, fut surtout faible; le pivot Mitz est le meilleur du trio intermédiaire, sans pour cela jamais surclasser son vis-à-vis Moré. La défense fut active et décidée, mais lâcha quelque peu pied sur la fin. L'attaque, dont on attendait avec curiosité les actions incisives qui séduisirent devant l'équipe de Paris, se montra décidée mais irrégulière et mal soudée. Comme lors de ses premières venues en France. Wiliłimowski en fut le meilleur homme. C'est lui qui, dès le début du match, laissa d'abord facilement augurer aux supporters nordistes en menant à bien une longue action personnelle qu'il conclut en servant Wostal dont le shot fut permis à Da Rui de se mettre en valeur.

Puis les Nordistes prirent le commandement des opérations. Supériorité que, malgré leur volonté et leur vitesse, les Polonais ne brisèrent que par de brèves réactions qui, pour la plupart, se brisèrent sur une défense intraitable. Et il est étonnant que les Nordistes n'aient atteint le repos qu'avec un seul but à leur actif. But réalisé à la dix-huitième minute par Siklo retenant de derrière un paquet de joueurs un mauvais renvoi de Madżeski, consécutif à un tir de Stanis.

La seconde mi-temps vit les représentants nordistes faire un magnifique cavalier seul. Dès la cinquième minute, Kalocsay, filant le long de la touche, dribble Gienza, se rabat et centre sur Bigot qui, d'une demi-volée retournée, met la balle dans le coin opposé. C'en est alors fait des Polonais. Après un quart d'heure, les avants français s'installent devant leurs buts et n'en démarrent plus jusqu'à la fin, réussissant à marquer deux nouveaux buts.

Louangeons en masse les vainqueurs qui dominèrent dans tous les compartiments du jeu. Leur défense et leur ligne de demi furent impeccables, cette dernière étant à la base du succès nordiste. Seul, en attaque, Winckelmann mérite une restriction pour avoir trop poussé certaines actions personnelles. Kalocsay et Bigot furent les plus réguliers de ce quintette réalisateur qui méritait mieux encore.

RENE GUIMIER.

UNE NETTE VICTOIRE DES ÉTRANGERS DU SUD-EST

(Marseille, de notre envoyé spécial.)

Les étrangers du Sud-Est ont battu leurs camarades français par 4 buts à 1. Et ce score un peu lourd apparaît légitime, bien que le premier but, le seul qui ait été marqué au cours de la première mi-temps, et qui fut l'œuvre de Petrak, ait semblé avoir été réussi sur un hors jeu.

On s'attendait à ce que, au cours de cette rencontre, les étrangers manifestassent une certaine supériorité technique qui serait compensée, en tout ou en partie, par la fougue et l'allant français. Mais si la première partie de ce pronostic se réalisa, on n'en saurait dire autant de la deuxième. Seuls, en effet, quelques-uns de nos compatriotes nous donnèrent une idée quelque peu approximative de la fameuse *furia* française. Encore les trop rares vaillants ne figurent-ils pas dans notre attaque où seul le Cannolo Franceschetti et le Marseillais Aznar, celui-ci par instants, se dépassèrent heureusement.

Parce qu'ils étaient, pour la plupart, meilleurs footballeurs, les étrangers s'adaptèrent plus vite et plus complètement. J'ai dit comment fut marqué l'unique but de la première mi-temps au cours de laquelle la pression et la prééminence des étrangers allaient sans cesse s'aggraver. Dès la reprise, les étrangers, qui avaient pris la mesure de leurs rivaux, accélérèrent l'allure et marquèrent trois buts en vingt minutes : le premier à la deuxième minute, par Petrak ; le deuxième à la dix-septième minute, par Heiss ; le troisième à la vingt-troisième minute, par Sipos.

Après quoi, satisfaits du résultat, les vainqueurs se livrèrent aux joies platoniques de l'exhibition, ce qui permit aux Français de sauver l'honneur, à la dernière minute, par Moselli, qu'un adversaire aida d'ailleurs involontairement.

EMM. GAMBARELLA.

NATATION

(Toulouse, de notre envoyée spéciale.)

FORT nombreuse assistance à Toulouse, pour la réunion qu'y organisait la Fédération Française de Natation. Cependant, la concurrence d'un important meeting de boxe — auquel participait le champion olympique Despeaux — et la situation excentrique du Parc municipal des Sports eurent pu faire craindre le pire. Il n'en fut rien, heureusement, et les fervents de la natation n'eurent pas à regretter leur déplacement, car le sport y fut de qualité.

Avec une poignée de nageurs de premier plan — trois Parisiens, autant de Bordelais, cinq ou six Toulousains — encadrés par des jeunes qui « montent », on a réussi à mettre sur pied un programme intéressant et, en raison même de la sélection sévère, à obtenir des luttes serrées.

On connaît la valeur de Nakache, Talli, Desbonnet, Schatz, Le Bras (il est agréable de constater leurs progrès); mais on doit spécialement signaler les Aumand, Roubet, Zénon, qui, peu à peu, à force de volonté, de ténacité et d'assiduité à l'entraînement, tendent à la classe nationale.

Tous ces jeunes possèdent un style excellent, grâce aux conseils que leur dispensent sans compter les Minville, Manuel Puig, de Toulouse, et Danenhoffer, de Bordeaux, qui suivent d'assez près les indications de l'entraîneur national Georges Hermant.

Le 400 mètres nage libre fut pour Desbonnet l'occasion de réussir un meilleur temps que le champion de France de la distance, Cavallero; mais il ne faut pas oublier qu'il doit encore s'améliorer en vue des championnats d'Europe qui se disputeront en août pro-

chain à Londres et où les places, on s'en doute, seront chères...

Le 100 mètres fut passable, sans plus... Nakache, malgré la rapidité du bassin, ne réussit que 1 min. 2 sec. 8/10 et Talli semblaient bien près de le battre.

Au 200 mètres, Talli revint très fort sur Nakache dans les cinquante derniers mètres. Avec un peu plus de volonté, le Toulousain eût pu réaliser sa meilleure performance. Derrière, Desbonnet, Aumand et Pallard réussirent moins de 2 min. 30 sec., ce qui est satisfaisant pour un début de saison.

Le jeune Bordelais Roubet se paya le luxe de l'emporter sur des nageurs confirmés tels que Le Bras et Schatz.

Il y eut aussi un relais 5×50 homérique. L'équipe de Toulouse du T.O.E.C., composée de Durand, Le Bras, Desbonnet, Astorg — qui est toujours sur la brèche — et Talli, améliora de façon splendide le record des Pyrénées qui passa de 2 min. 30 sec. à 2 min. 23 sec. 8/10. Un peu de courage encore et le record de France est à leur portée (2 min. 21 sec.).

Le 100 mètres féminin n'apprit rien de nouveau. La championne de France Renée Mazières réussit 1 min. 15 sec. 5/10 sans pousser, devant les Bordelaises Raoul et Colomb qui doivent encore travailler.

Dans l'ensemble, excellente propagande. C'est en multipliant de telles réunions que l'on parviendra à l'amélioration constante des performances et que l'on amènera le grand public au bord des bassins.

Aimer la natation c'est aussi la pratiquer et c'est ce qui est beau et utile dans ce sport.

YVONNE JEANNE.



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Le Redstarman Gonzalès a fourni une excellente partie devant les Hongrois. Voici un de ses blocages qui témoigne de son excellente classe.



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Raoul Diagne a été une des vedettes de la rencontre. L'aisance avec laquelle il s'assure le meilleur sur cette balle haute est remarquable. A droite : Dupuis.



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Ce n'est pas une phase de rugby que représente notre document. Sifflé hors jeu, Kallai s'est emparé de la balle et va la poser à terre, cependant que Meuris poursuit son action.



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Y a d'la joie ! et les deux capitaines : Kalmár et Veinante, ont le sourire en procédant au traditionnel échange des faucons. Optimisme que partage M. Leclerc qui dirigera la partie.



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Couard, qui ne semble pas confiant en ses moyens, n'a pas réalisé une bonne performance. Le voici sur le point de laisser échapper une belle occasion. Le gardien hongrois ayant raté l'interception de ce joli centre, l'avant-centre parisien ne réussira pas mieux. Dommage !



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Encore un joli blocage de Gonzalès, qui contrôle au mieux la balle, dans une attitude pleine d'autorité. Kallai, à droite, bien lancé, arrive trop tard et en sera pour ses frais.



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Quel joyeux sourire arbore Mathé, malgré sa chute ! Anticipant trop bien, il a empêché l'arrêt du gardien hongrois, mais est passé à côté de la balle.

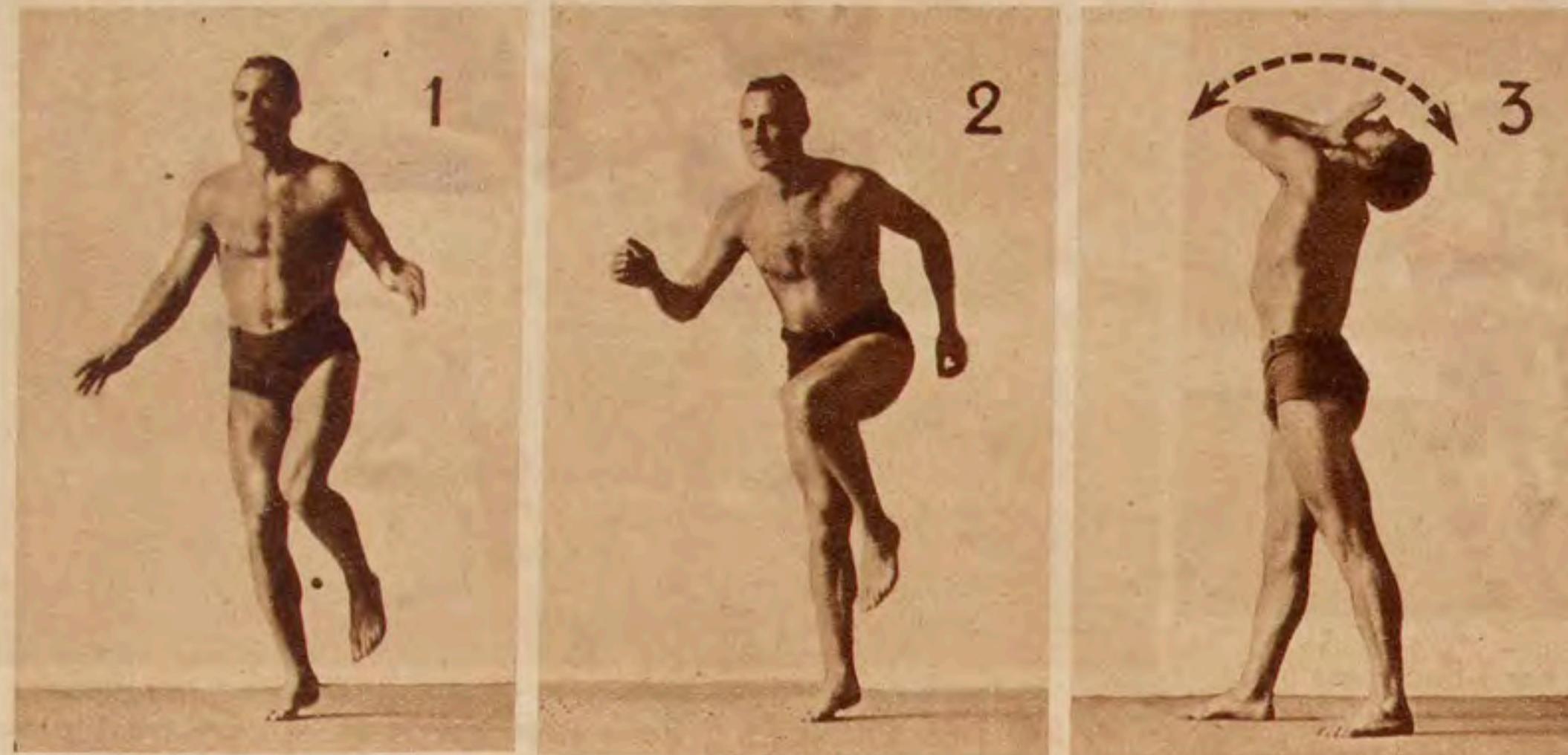


STRASBOURG (PAR BELINO). — WURTEMBERG-BADE-ALSACE (4-3). — Une attaque alsacienne est stoppée par le gardien de buts Muller. On reconnaît, à droite, Rohr et Heisserer (masqué).



PARC DES PRINCES : Paris-Budapest (1-1). — Une intervention opportune de Szucs, qui s'oppose d'heureuse façon au passage de Couard dont l'arrivée aurait pu s'avérer malencontreuse pour le goal hongrois qui a mal assuré son blocage.

L'A.B.C. de la culture physique *par ELIE MERCIER (8)*



Sauter sur la pointe d'un pied.

Course sur place.

Flexion avant de la tête avec opposition.

J'ai terminé l'exposé du numéro 612 de *Match* par le mot *soufflez*, répété trois fois.

Vous entendez bien que nous allons aborder le chapitre important de la respiration.

A notre époque de nez obstrués par les végetations, véritables champignons de cave, il est bon de penser, plus que jamais, à l'aération du « vestibule » respiratoire.

Mais, pour ce faire, il faut reviser les architectures et c'est dans ce dessein que nous vous avons proposé une hiérarchie d'exercices faciles à contrôler. Les muscles du « corset » sont « expirateurs » de par leur situation entre la cage thoracique et le bassin. Quand ils se contractent, ils abaissent les côtes en exerçant, de ce fait, une pression sur les poumons, pression augmentée verticalement par le jeu du diaphragme.

Si les muscles abdominaux sont hypertrophiés par une gymnastique mal conduite, ils s'opposent au soulèvement des côtes et provoquent une diminution de capacité vitale. Il y a donc lieu de développer concurremment les muscles antagonistes qui sont placés au-dessus de la cage thoracique : muscles du cou et de la partie supérieure du thorax.

Ces muscles ont besoin d'un appui postérieur solide ; d'où nécessité de tonifier sans mesure, dans notre époque, les masses musculaires dorsales, celles qui président à la solidité du dos et à la fixation des omoplates en arrière.

Le tout maintenu sur le train inférieur par des « fessiers » puissants s'attachant à des jambes équilibrées sur des pieds normalement voutés.

Voilà pour le schéma architectural ; mais vous savez tous qu'un vieil adage scientifique veut que la fonction crée l'organe. Il ne servirait que de peu d'entretenir des muscles inspirateurs et expirateurs si la fonction respiratoire n'était pas sollicitée par la forme et le rythme de l'exercice.

Pendant l'exécution des mouvements de culture physique il faut respirer en *expirant* dans les flexions et en *inspirant* dans les extensions, en règle générale. Le rythme respiratoire est celui du mouvement exécuté.

Mais cela est encore du domaine artificiel et rien ne provoque l'activité respiratoire utile comme la marche accélérée et la course à pied. Les sautements, eux aussi, ont une action salutaire sur le rythme respiratoire qui est essentiellement *individuel*.

Ce qui précède justifie le souhait que j'ai formé dans le numéro 612 de vous voir courir un petit cross chaque semaine et de vous entendre *souffler*.

Nous reviendrons, d'ailleurs, sur cette nécessité de souffler.

Restant dans notre vaste domaine de « culture physique » pratiquée chaque jour chez soi pour retrouver des qualités physiques perdues ou assoupies, sinon endormies, ou pour entretenir l'organisme en vue de séances d'éducation physique ou de sports, ou, tout bêtement, pour se maintenir en bonne santé, je vous invite aujourd'hui à penser aux sautements variés et à la course sur place (sous réserve que vous ne démolissiez pas le plafond du voisin du dessous) ; mais il est possible de sauter et de courir sur place très légère-

ment sans faire trembler la maison et sans, pour cela, limiter le mouvement).

★

L'exemple n° 1, sautilements sur l'avant-pied, est une suite normale des exercices destinés à renforcer la puissance du pied et que nous avons envisagés dans notre dernier entraînement.

Ces sautilements, sur l'un et l'autre pied doivent se faire genoux souples comme lorsque, tout petits, vous jouiez à la marelle.

Le n° 2 indique une course sur place avec élévation des genoux en avant et mouvement synchrones des bras. Cet exercice peut se faire également avec élévation des jambes tendues en avant puis tendues en arrière.

Pendant l'exécution il y a lieu d'observer que les pieds, touchant le sol alternativement, doivent, chacun, conserver une direction pa-

rallèle. Il faut s'interdire les pointes ou les genoux en dedans ou en dehors.

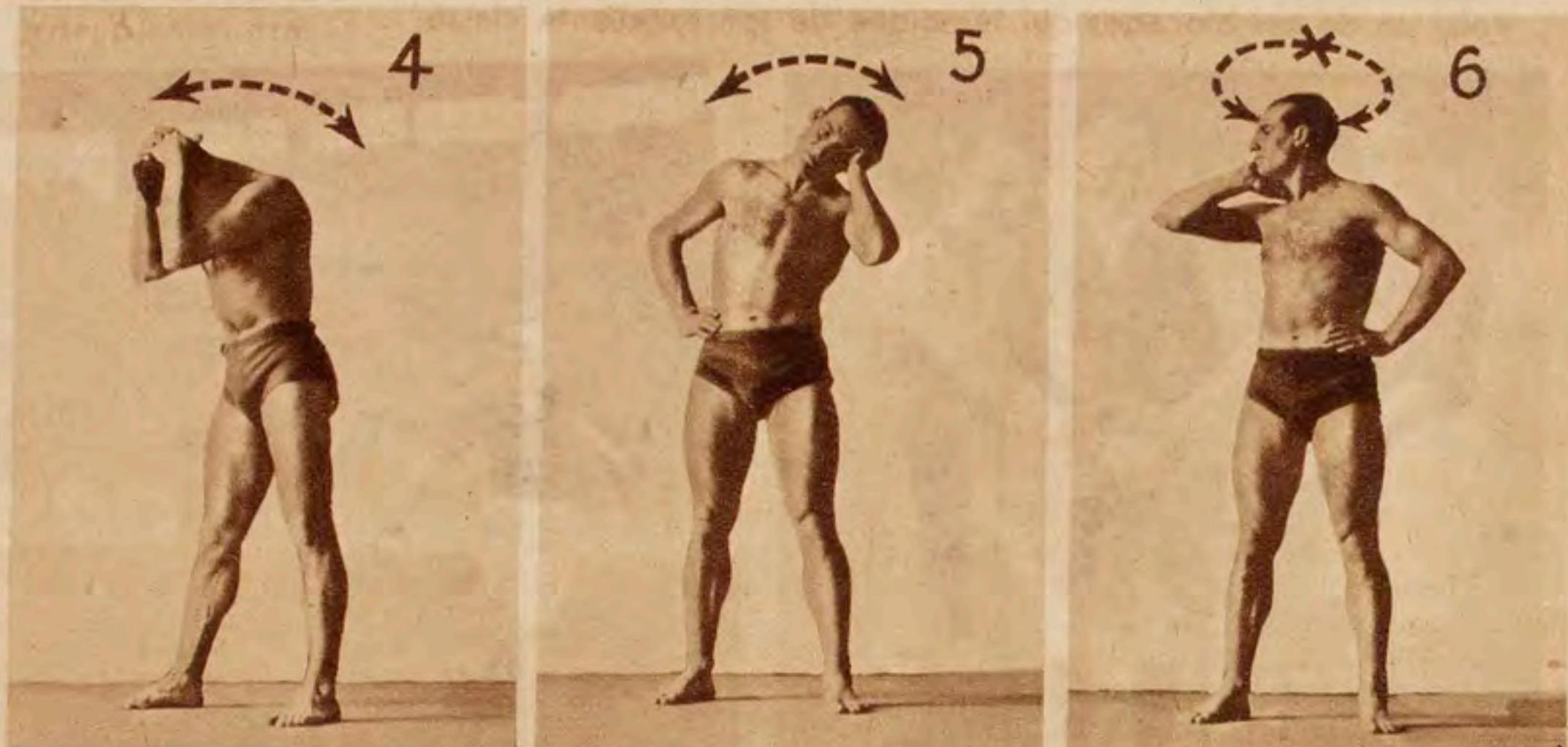
Avec les n° 3, 4, 5, 6 nous assistons au « modelage » du cou.

Les muscles du cou sont inspirateurs, ne l'oublions pas, mais aussi ils entourent et vitalisent tout un appareillage important, nerveux, circulatoire, respiratoire, digestif.

Au point de vue moteur, le cou a encore une action de « balancier » ou de point d'appui dans la course, le saut, la natation, les agrès, le rowing, les lancers, la lutte, la boxe, etc..

Et puis, dans l'attitude courante, celle de tous les jours, un cou cylindrique, bien planté, soutient toujours une tête franche et lucide. Persez aux coups débiles de nos contemporains rencontrés au bureau, à l'école, dans nos relations, pensez aux têtes trop lourdes et vous serez convaincus.

Du moins, je vous le souhaite !



Redressement de la tête avec opposition.

Flexion latérale de la tête avec opposition.

Torsion de la tête avec opposition.

Georges Orth, le génie du Vasas

(Suite de la page 2.)

Souvent blessé, il connaît des éclipses de forme plus ou moins prolongées. En 1924, par exemple. Conduite magistralement par Orth, l'équipe de Hongrie eut un début de saison étincelant. Elle battit l'Italie par 7 à 1 et l'Allemagne par 4 à 1, à Berlin. C'est au cours de ce dernier match que, le portier magyar, Zsak, s'étant fracturé un bras, Orth le remplaça dans les bois et fit, comme keeper, une très brillante partie puisqu'il fut impossible de lui marquer le moindre but.

Mais, par la suite, blessé à son tour, Orth devait se présenter en très mauvaise condition aux Jeux Olympiques de Paris et n'y joua qu'un rôle très effacé à la place de demi droit, ce qui valut à la Hongrie de se faire éliminer par l'Egypte au deuxième tour du tournoi.

UN SOMBRE DIMANCHE

L'année 1927 fut fatale à sa carrière. C'était à Vienne. Par un triste dimanche d'automne, le M. T. K. était venu se mesurer à l'Austria, qui ne portait pas alors ce nom-là. Vers la fin de la seconde mi-temps, Orth, ayant percé la défense autrichienne, allait shooter au but lorsque l'arrière Tandler survint comme un bolide et lui décocha un coup de pied dans le genou, un coup si violent que les ligaments éclatèrent.

Alors, dans le stade, tandis que Orth se tordait de douleur, se déroulèrent des scènes tumultueuses. Le public était indigné, à juste titre, de cette agression inqualifiable. Sur le ground, Tandler reçut une correction de Molnar cependant que d'autres joueurs hongrois s'arrachaient les cheveux d'exaspération. La police dut intervenir pour éviter une bataille rangée et le match fut interrompu.

On emporta Orth à l'hôpital : il était définitivement perdu pour le football. Le câble qui annonça la nouvelle à Budapest jeta la consternation. L'émotion fut générale. On était sûr qu'un grand deuil avait frappé la nation tout entière. Sur les boulevards, le public manifesta et l'on vit des gens qui pleuraient dans les rues...

ENTRAINEUR

On ne revit plus jamais Orth sur les terrains de jeu. Dès qu'il fut rétabli, il embrassa la carrière d'entraîneur. Malheureusement, il dut s'exiler pour trouver un emploi, et l'on a peine à admettre que les dirigeants hongrois n'aient jamais eu recours à ses connaissances pour l'éducation des nouvelles générations.

Orth quitta l'Europe et gagna l'Amérique du Sud où l'avait précédé une flatteuse réputation. Il resta deux ans au Chili pour y préparer l'équipe nationale à la Coupe du Monde 1930. En 1932, il revint au pays natal mais n'y demeura que quelques mois. L'Italie le sollicita et il devint l'entraîneur successivement de Messine, de Pise, d'Aquila et de Gênes.

Aujourd'hui, Georges Orth est en Allemagne. Il y dirige une des plus grandes équipes d'outre-Rhin : l'I. F. C. Nuremberg.

Il n'a que trente-sept ans. S'il n'avait eu une fin de carrière prémature, il pourrait évoluer encore sur les terrains, à l'instar des Sindelar et autres vieux joueurs de talent. Pourtant, il semble n'avoir pas appartenu à ce siècle. Il est entré trop tôt dans le passé du football et l'on raconte son histoire comme celle d'un personnage de légende...

Reflexion d'un gardien de but



Garder les "bois" c'est un vrai travail, mais garder ses cheveux bien coiffés est chose facile...
... avec

BRYLCREEM
FIXATEUR PARFAIT

BON à découper et à adresser à Brylcreem,
5, rue Félix-Pyat, à Puteaux (Seine) pour
recevoir l'échantillon A. (Joindre 1 fr. 50 en timbre-poste pour frais d'envoi).

GRANDIR
de 10 à 15 cm. et devenir fort.
Envoyé discret du **PROCEDE COPP**,
contre un timbre. Remboursé en cas d'insuccès.

(A suivre.)

M. B.

Dr Institut Moderne, N° 171. VOIRON (Isère).



MIEUX, FIGURE-TOI,
JE LE PRÉFÈRE!

Et pourtant ils sont d'accord sur ceci :
Pour se bien raser il faut une crème à l'huile d'olive.

VOUS N'AIMEZ PAS Pas d'hésitation
LE BLAIREAU ! tion ! Pas d'es-
sais malheureux ! Adoptez la seule
crème sans mousse à l'huile
d'olive : Palmolive. Un doigt de
crème sur votre visage préalable-
ment mouillé — même à l'eau
froide — puis un léger massage,
et voilà le rasoir qui glisse tout
seul ! Vous êtes impeccable jus-
qu'à minuit. Quelle simplicité !

VOUS PRÉFÉREZ UNE Pardi ! c'est la
CRÈME SAVONNEUSE ? crème à l'huile
d'olive Palmolive qu'il vous faut !
Songez à tous ses avantages !
250 fois son volume de mousse...
10 minutes sans sécher sur la
peau... maintient le poil droit
sous l'attaque du rasoir... sup-
prime le feu du rasoir... un
centimètre suffit. C'est vrai-
ment splendide, n'est-ce pas ?
Essayez donc !

VOTRE SATISFACTION garantie!

Achetez bien vite un tube de crème à
raser Palmolive — celle que vous pré-
férez ! Employez-en la moitié. Vous serez
enchâssé ! Sinon renvoyez le tube à moi-
tié vide à Palmolive, 20, rue Vernier.
Vous serez remboursé sans discussion !



LES SEULES CRÈMES À RASER À L'HUILE D'OLIVE

BOXE

A tout seigneur tout honneur... Il nous faut réservier au championnat du monde, même s'il n'est qu'I. B. U., le soin de commencer cette revue pugilistique hebdomadaire. Au Palais des Sports de Bruxelles, l'Allemand Gustav Eder s'est fait battre par le Belge Félix Wouters et il est loin d'être content. Ce qui est assez naturel. Ce qui l'est moins, ce sont les récriminations véhémentes de l'Allemand qui, rentré chez lui, n'hésite pas à déclarer qu'il a été volé comme dans un bois. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché d'assister à cette bataille, mais l'impression que j'ai pu tirer de la lecture des journaux et des « reportages » oraux qui me sont parvenus assure ma conviction : Wouters avait bel et bien gagné et toutes les jérémades d'Eder n'y feront rien. Au surplus, l'attitude du champion allemand m'étonne. J'ai rarement rencontré de public plus sportif que l'allemand — je n'excepte pas les Anglais de cette classification. Il faut croire que ses champions ne profitent pas des leçons qu'ils pourraient recueillir en dehors des cordes du ring.

Donc, Félix Wouters est champion du monde I. B. U. des poids welters. Quand on a eu l'occasion de le voir mystifier et battre avec beaucoup d'élégance un adversaire aussi dangereux que notre compatriote Pernot, l'accession de Wouters au titre mondial « européen » n'est pas pour surprendre. C'est un des boxeurs les plus scientifiques que je connaisse. Et solide, avec ça.

Chez nous, gros événement cette semaine : Marcel Thil, partant pour une nouvelle et fort longue tournée de cirque, décide enfin d'abandonner ses titres de champion de France et d'Europe poids moyen. Evidemment, il ne pouvait guère faire autrement. J'ai comme une vague souvenance de certain règlement de cette Fédération que le monde entier nous envie, lequel règlemet met les champions dans l'obligation de défendre leurs titres de temps en temps. Alors, Marcel Thil s'est fort adroïtement réservé le beau rôle en abandonnant deux couronnes qui risquaient grandement de lui échapper. Bien joué, Marcel. Naturellement, il y a encore des gens qui ne sont pas contents. Ce sont les boxeurs qui s'étaient endormis dans la douce illusion

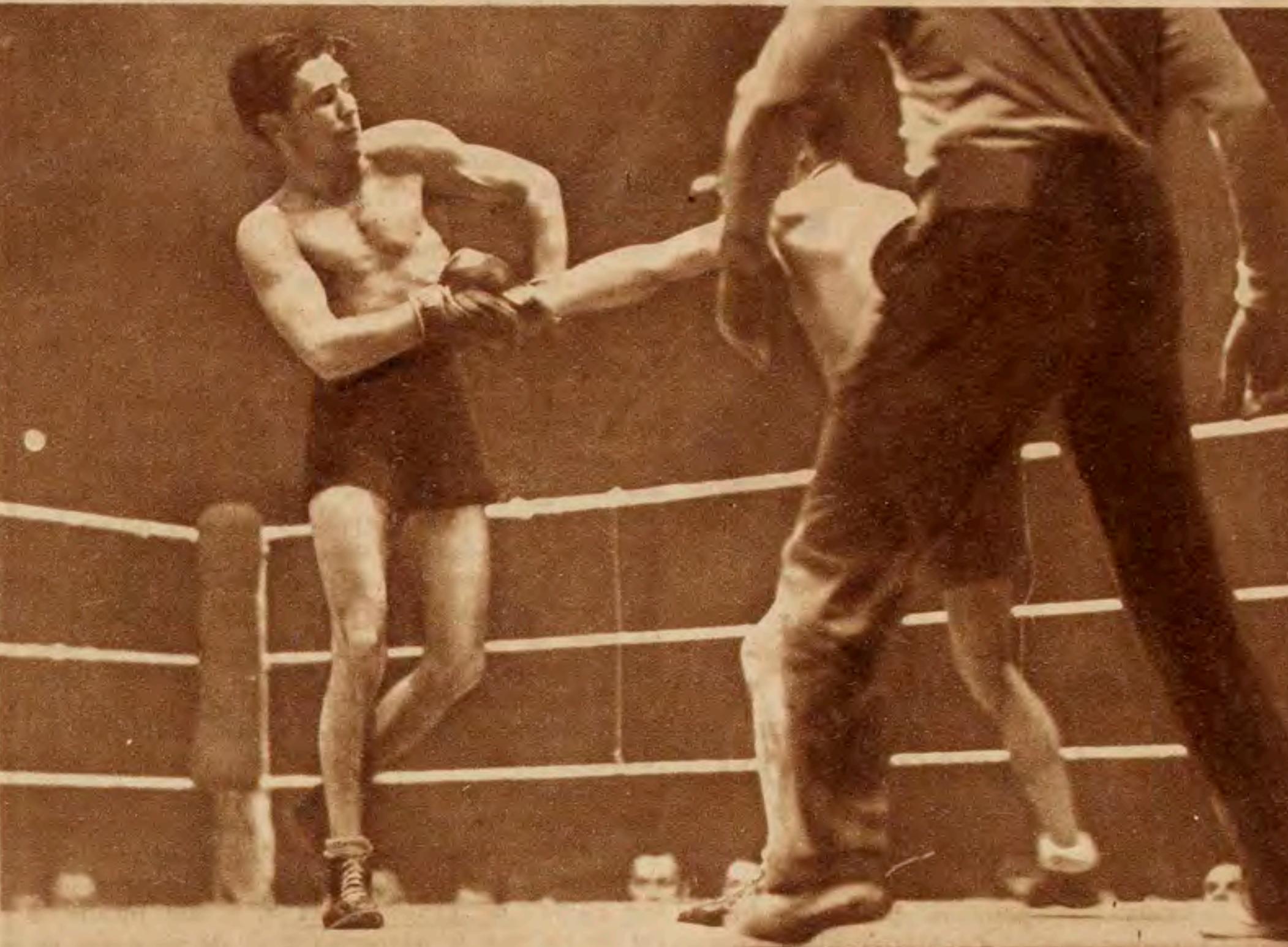
d'obliger Marcel Thil à les boxer un jour ou l'autre. Evidemment, l'affaire est à l'eau, car j'ai l'impression que nous ne reverrons jamais plus Marcel au combat. Faites-vous une raison, messieurs...

Puisque nous sommes chez nous, restons-y... A la salle Wagram, l'ancien légionnaire François Jacques a pris sa première grande leçon de choses pugilistiques. Il s'est fait battre aux points par le brave Marseillais Di Meglio. La victoire du poulain de Kid Francis n'est pas pour nous étonner. Il est tout naturel qu'un homme dont la carrière n'a guère commencé que cette année se fasse battre par un adversaire plus expérimenté que lui. Mais, bien que l'Allemand Francis Jacques m'a fait une bonne impression. Il a montré, au cours de ces dix rounds, qu'il avait du cœur, ce qui n'est pas si commun chez les hommes de son poids, et il a laissé entrevoir autre chose qui m'intéresse davantage encore : Jacques est capable de modifier sa tactique au cours d'un combat

Il ne se bat donc pas seulement avec les poings, mais avec sa tête. Et ça, alors, c'est quasi surnaturel dans le royaume des poids lourds...

Le cas « Bernard Leroux » — car il y a un cas Bernard Leroux — est une des choses les plus singulières d'un monde sportif qui nous en fait pourtant voir quelquefois de toutes les couleurs. En France, Bernard Leroux est tout juste un boxeur frais émoulu des combats préliminaires. Dès qu'il met le pied sur le sol britannique, Bernard Leroux devient un tombeur de champions. Si vous pouvez m'expliquer ce mystère, j'en serai ravi. Personnellement, je traite cette affaire comme les chrétiens en usent avec les miracles. Je crois et je prie le Bon Dieu que cela dure. Un gros bravo pour Bernard Leroux qui vient de battre, à Leeds, Jim Hayes, vainqueur de Jackie Brown et espoir de sa catégorie.

ROBERT BRE.



BRUXELLES. — EDER-WOUTERS. — Eder (à gauche) n'a pu parer un direct de son adversaire.

LE COIN DU DOCTEUR

DANS une précédente chronique (Match n° 612), j'ai commencé à traiter, à la demande d'un « fidèle lecteur », de certains accidents musculaires : rupture vraie, rupture partielle, claquage, élévation, coup de fouet.

Voyons aujourd'hui quels sont les principaux « signes », les principales caractéristiques de ces accidents. Tout d'abord, un signe commun : la douleur plus ou moins violente suivant les cas, soit localisée, soit, au contraire, présentant sur le moment une irradiation fulgurante s'étendant à tout le membre en cause. C'est ce signe commun qui est à la base d'une certaine confusion dans le diagnostic.

Rupture musculaire totale. — L'apparition d'une dépression très accusée et, au-dessus comme au-dessous d'icelle, la formation d'une masse de consistance plastique sont caractéristiques. Cette « masse » est due à la rétraction du muscle de chaque côté de la solution de continuité. D'autre part, on note l'apparition d'un épanchement sanguin plus ou moins abondant, ce qui se conçoit aisément étant donné la richesse du muscle en vaisseaux sanguins.

Notons que cet hématome, bien que créé instantanément, peut mettre un certain nombre d'heures à apparaître en surface ; notons également que, le plus souvent, du fait de la loi de la pesanteur, sa situation « cutanée » se trouve toujours être au-dessous de la dépression musculaire localisant la section des fibres.

A un degré moindre, la rupture musculaire partielle présente les mêmes signes : douleur, encoche (beaucoup moins accusée). L'on a déjà une certaine difficulté à « retrouver » les deux masses du muscle rétracté. Quant à l'hématome, il présente à peu près les mêmes caractères que dans le cas précédent.

Somme toute, en ce qui concerne la rupture complète et la rupture partielle, les signes perçus sont une question de quantité de fibrilles rompues ; le tableau clinique reste le même.

Elongation. — Là, il suffit de se rappeler que les fibres musculaires ont été seulement distendues. De ce fait, il y aura toujours le signe de la douleur, localisée au niveau de la distension, facile à retrouver ; mais, par contre, on ne trouvera plus de signe mécanique de rupture : dépression, masse rétractile musculaire à chaque extrémité. Si, par hasard, il y a un hématome, il est extrêmement réduit et peut mettre plusieurs jours à faire son apparition.

Coup de fouet. — Comme il s'agit plutôt d'une lésion nerveuse (Cf. Match n° 612) que d'une lésion musculaire, la douleur a une très grande acuité ; elle n'est pas uniquement localisée et il est capital de constater qu'elle suit les repères anatomiques nerveux (expériences de Pierre

Ecrivez-nous, NOUS RÉPONDREONS ICI

Mathieu à l'école de Joinville), qu'il n'y a aucun signe apparent musculaire et que jamais l'oreille ne se trouve en présence d'un épanchement.

(A suivre.)

■ MARCEL (Rochefort). — C'est surtout une question d'hygiène générale. Vous devriez retourner voir votre médecin et lui demander si une culture physique rationnelle ne serait pas susceptible de vous apporter un appoint précieux.

■ LUCIEN BARBE (Bône, Algérie). — Vous aussi, auriez intérêt à consulter un médecin qui vous indiquera — après vous avoir examiné — un traitement beaucoup plus énergique et utile que celui que vous signalez.

■ A.R.D. (Dijon). — Lisez les chroniques consacrées à la question que vous posez.

■ SIMONY (Auxerre). — En effet, attendez encore une saison avant de faire de la compétition plus importante. En attendant, ne délaissiez pas le football, que vous pouvez pratiquer, une fois par semaine, avec des joueurs de votre âge.

Docteur Philippe Encausse.

■ Une sportive courageuse. — 1^e La sociétaire de l'Alsacienne-Lorraine, Mme Ga-

naut, est l'ex-champion de France de cross-country et des 800 m. Renée Trente ; 2^e Le seul club omnisports parisien possédant un club dans la capitale est Fémina-Sports, dont le stade est situé 3, avenue de la Porte-d'Orléans, à Paris.

■ Battelier. — 1^e Le terrain du R. C. Lens est le stade Félix-Bollaert ; 2^e C'est le 3 avril, à Lens, que le onze local recevra le Red Star en match retour, le 16, Strasbourg, et le 1^{er} mai, Sochaux ; 3^e Le match Armée française-Armée britannique aura lieu le 3 mars, à Paris.

■ Liette. — Roger Lapébie est Bordelais. Il est marié, âgé de vingt-six ans, et pèse environ 75-78 kilos.

■ X. à Toul. — Associé à Henckel, von Cramm a remporté, en 1937, le championnat international de France.

■ Hussard, Strasbourg. — Toutes ces questions sont traitées dans « Règles officielles du football association », france : 1 fr. 25, à la F.F.F.A., 24, rue de Londres, Paris.

■ Un lecteur curieux. — 1^e C'est en 1927, alors que professionnels et amateurs disputaient ensemble le championnat du monde sur route, que le Belge Jean Aerts fut champion amateur, Binda triomphant chez les « pros » ; 2^e Victime récemment d'un grave accident, Jean Aerts ne courrait plus ; 3^e Vous avez gagné : Aerts courut bien des courses amateurs sous les couleurs du club parisien le Lutèce sportif.

■ Curieux et curieuse. — Vingt-deux questions ! Impossible d'y répondre dans ces

colonnes. Vous trouverez tous les renseignements que vous désirez dans « Football », 27, quai des Grands-Augustins (5 fr.).

■ Secrétaire du S. C. A. V. — Pour organiser une course dans la région vous devez faire une demande à la préfecture et en aviser tous les maires des localités traversées. En général, les frais du service d'ordre vous incomberont.

■ Linette. — Roger Lapébie est Bordelais. Il est marié, âgé de vingt-six ans, et pèse environ 75-78 kilos.

■ X. à Toul. — Associé à Henckel, von Cramm a remporté, en 1937, le championnat international de France.

■ Hussard, Strasbourg. — Toutes ces questions sont traitées dans « Règles officielles du football association », france : 1 fr. 25, à la F.F.F.A., 24, rue de Londres, Paris.

■ Jeune sportif avignonnais. — La définition du hors-jeu, en football, est la suivante : lorsqu'un joueur joue le ballon, tout joueur du même camp qui, au moment où le ballon est touché, est plus rapproché de la ligne de goal adverse que celui qui a touché le ballon en dernier lieu, est hors jeu s'il y a moins de deux joueurs adverses entre lui et la ligne de but.

■ Un lecteur bourguignon. — Fichot peut être considéré comme un excellent grimpeur. Il gagna d'ailleurs, en 1930, la course de côte du mont Faron.

■ Georges Renard. — L'entraînement sur route, à votre âge, consiste surtout à ne

jamais forcer ni à vous fatiguer. Roulez environ deux ou trois fois par semaine en ne dépassant pas 30 kms, et faites le dimanche une sortie de 80 kms, sans pousser.

■ Louis Jayle. — Les records que vous nous signalez sont les suivants : arraché à deux bras 143 kilos 500 ; épaulé et jeté à deux bras 182 kilos 500 ; soulevé de terre 182 kilos, qui sont tous la propriété de Charles Rigolot.

■ David Henri. — Voici les dates des principales épreuves sur route qui vous intéressent : 22 au 27 mars, Paris-Nice; 3 avril, Critérium de la Route; 10 avril, Paris-Caen; 17 avril, Paris-Roubaix; 24 avril, Paris-Bruxelles; 1^{er} mai, Paris-Angers; 8 mai, Paris-Tours; 14 mai, Paris-Rennes; 15 mai, Bordeaux-Paris; 28 mai au 2 juin, Grand Prix Wolber; 5 juin, Paris-Saint-Etienne; 19 juin, Championnat de France, de Suisse, de Belgique et du Luxembourg; 26 juin, Paris-Limoges; 5 juillet, Tour de France; 31 juillet, Fête Fédérale de l'U.V. à Nice; 3 et 4 septembre, championnat du Monde en Hollande; 18 septembre, Grand Prix des Nations.

■ Un sportif et lecteur assidu. — Ottavio Bottechia était né le 1^{er} août 1894, c'est le 15 juin 1927 qu'il se tua en course, et non au début de 1926, comme vous le croyez.

■ Jean Lerion. — Au programme du championnat de France de football, pour la journée du 27 février, figure à Paris la rencontre R. C. Paris-Olympique Lillois.

■ Pierre Brunetteau. — Ne pouvons vous communiquer des renseignements sur la vie privée de ce joueur. Ecrivez, nous ferons parvenir.

■ Marcel et Maurice. — Il est impossible de comparer les gains des pistards, des rouliers et des stayers. Tout dépend des courses disputées et de la valeur de celles-ci.

■ Jean-René Marvel. — Le premier Derby de Saint-Germain, couru le 9 mai en forêt de Saint-Germain derrière motocyclettes, fut gagné par Paul Chocque, devant Lesueur, Noret et Oppermann.

■ Raymond Dupré. — Avons fait parvenir votre lettre au docteur Encausse qui vous répondra directement.

■ Un élève de 4^e au Lycée de Toulouse. — 1^e Vos mensurations sont excellentes et si vous êtes en parfaite santé physique, rien ne s'oppose à ce que vous pratiquiez le football; 2^e Votre sélection est très bonne et votre équipe de France a fort belle allure, mais c'est le Comité de sélection de la F. F. A. qui sélectionne et qui, seul, décide.

■ Jean, lecteur passionné de « Match ». — Pour apprendre à danser, le mieux serait que vous preniez quelques leçons et que vous vous armiez de courage et d'allier... au bal danser. Seule la pratique vous donnera l'assurance nécessaire.

■ Roger Béchet - X, à Boulogne-sur-Seine - S. B., Argenteuil - Admirateur fervent de Di Lorio, à Annay - René Béchet - Artilleur tunisien - Toto et Gilbert - Futur rugbymen toulousain - Deux du bled - Ernest et Nicolas, à Bonneuil - François - Calais. — Avons transmis aux intéressés.

ACHILLE
aux pieds nickelés.

IMPRIMERIE S.A.P.E.L.
98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : Raymond DEBRUGES.

Spleen?

Il passera vite avec un verre de vin qui chante dans le cœur, ensoleille l'esprit et donne du goût à la vie — parce qu'il provient du vignoble le plus méridional de France, et que riche de vitamines et de sève, il refait les forces défaillantes.

Cadeau!

Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer à BYRRH, Bureau K à Thuir (P.O.) C'est un livre de comptes indispensable dans tous les ménages.



STADE DU S.C.P.O. : Match Championnet Sports-Stade Français (31-33). — Une belle attaque de la balle dans les buts stadiques.

En bavardant avec Jacques Flouret, capitaine de l'équipe de France de basket-ball

DEPUIS plus de douze ans, Jacques Flouret joue au basket-ball. Ce grand sportif élancé, taillé en athlète, qui, tour à tour, pratiqua le football et l'athlétisme, est aujourd'hui capitaine de l'équipe de France de basket-ball. C'est en 1926 que Flouret, qui appartenait déjà au P.U.C. auquel il devait toujours rester fidèle, commença à pratiquer le sport actif comme footballeur.

Avec des camarades du lycée Carnot, Flouret constitua un onze de football et ce fut pour lui l'occasion de conquérir un titre, celui de champion de Paris des équipes sixières. Deux années durant notre jeune sportif continua à jouer au ballon rond, jusqu'au moment où des camarades l'initierent au basket-ball. Entre temps il avait pris goût à l'athlétisme et pendant cinq années consécutives on le vit chauffer les pointes et défendre victorieusement les couleurs du P.U.C. où il venait d'adhérer. Ses succès furent nombreux et, sa classe aidant il fut neuf fois international d'athlétisme.

Mais pour ne pas rester inactif l'hiver, Flouret s'était mis sérieusement au basket-ball. Il s'y adonna à un tel point que cela nuisit à ses succès athlétiques et finalement le puciste renonça à l'athlétisme pour se consacrer définitivement à la balle au panier. Après quelques matches en équipes secondaires, Flouret joua en division d'honneur, rencontra en match barrage l'équipe des Black Harriets dans laquelle figurait Geist l'actuel manager de l'équipe de France. Les pucistes triomphèrent et ce fut pour eux l'occasion de monter en division d'excellence.

C'est en 1933 que pour la première fois l'ancien international d'athlétisme devait s'attribuer son premier titre en basket-ball. Sous les couleurs du P.U.C. il gagna le Championnat de Paris d'excellence, victoire qu'il devait renouveler deux ans plus tard en 1935. Mais si notre homme avait dû attendre 1935 pour être champion, il avait déjà connu les honneurs de la sélection depuis 1930, où il joua à Bruxelles, dans l'équipe nationale contre la Belgique. Auparavant, et pendant trois saisons, Flouret, qui avait été sélectionné dans l'équipe de Paris, ne manqua pas un match du « cinq » de la capitale. Il lui fallut toutefois attendre 1933 pour être à nouveau désigné comme international et jouer contre le Portugal à Porto.

Excellent camarade, Jacques Flouret parle avec admiration de ses équipiers qui, la semaine prochaine, rencontreront au Palais des Sports la redoutable équipe de Lithuanie. Une fois que vous avez entrepris le capitaine sur son sport favori, celui-ci est intarissable.

De tous temps Paris posséda d'excellents éléments. Les progrès des joueurs de la capitale sont certains, et nous en avons pour preuve le fait que dans les Championnats de France où nous sommes arrivés aux quarts de finale, seules deux équipes provinciales disputent la palme aux parisiennes. La nouvelle formule du Championnat de France est excellente.



PORTE DE CHOISY : Match S.C.P.O.-U.S. Métro (31-20). — Une tentative de panier qui échouera grâce à une judicieuse parade.

lente, mais toutefois nombre d'équipes ont le tort de courir deux lièvres à la fois. C'est ainsi que les équipes parisiennes se font battre en fin de saison par des équipes provinciaux qu'elles n'auraient eu aucune peine à battre trois mois auparavant.

» Au point de vue international, l'équipe de France est de très grande classe. La Coupe des Nations et notre match de Riga en sont d'ailleurs la confirmation. Il est certain que nous avons maintenant une véritable équipe, alors que pendant de nombreuses années nous avons surtout eu des joueurs individuels. Les dirigeants de la F.F.B.B. ont compris tout ce que l'on pouvait attendre du basket-ball au point de vue international, et se sont appliqués à suivre maintenant des méthodes beaucoup plus sérieuses de sélection, tout comme ils ont compris le rôle du manager. C'est ainsi que l'équipe de France n'a eu et ne peut que se louer du rôle de M. Geist.

» Autrefois, il y a seulement encore trois ans, dans des rencontres internationales l'équipe de France pouvait craindre, non sans raison, d'être battue par des nations comme la Pologne, la Lettonie, l'Estonie ou même la Suisse. Aujourd'hui le basket français peut s'aligner avec confiance contre n'importe quelle formation européenne. Nos chances contre la Lituanie, pourtant championne d'Europe, sont aussi certaines qu'elles peuvent l'être devant toute autre nation. Et à Berlin, pour la Coupe des Nations, le basket français, si la sélection est judicieusement établie, doit pouvoir affirmer ses prétentions justifiées.

» On a parfois critiqué la sélection. Il est certain qu'un joueur comme Tondeur l'a maintes fois méritée, mais nos dirigeants ne doivent pas faire de sentiment lorsque l'honneur national est en jeu. Il est bon qu'on incorpore des jeunes dans l'équipe nationale, ou qu'on récompense des hommes dont la carrière fut particulièrement brillante, mais on ne peut et on ne devrait le faire que devant des nations où nos chances de défaite sont des plus restreintes.

» Toutes les rencontres internationales se jouent évidemment en salle, mais la meilleure propagande, nous ne pouvons la trouver en France que par le basket-ball pratiqué en plein air, car on ne trouverait qu'une salle pour dix terrains. Le basket-ball a maintenant pris ses galons de grand sport, il a son public, à lui de ne pas le décourager et de se créer de nouveaux adhérents. »

Et Jacques Flouret nous quitta pour accompagner sa charmante femme et à nouveau parler... basket. Car le capitaine de l'équipe de France est depuis trois ans le mari de l'internationale Picot, qui fut elle-même championne de France et du monde du sport préféré de son époux.

RENE MOYSE.

NETTE SUPERIORITE DU BASKET PARISIEN DANS LE CHAMPIONNAT DE FRANCE

QUELQUES surprises ont été enregistrées dimanche, à l'occasion des quarts de finale du championnat de France de division d'Excellence. Les deux équipes provinciales qui restaient en course, contre six équipes parisiennes, ont été éliminées.

Les quatre équipes qui s'affronteront pour les demi-finales sont : le Stade Français, le S.C.P.O., le B.B.C. Russe et l'U.S. Métro.

La meilleure performance de la journée a été réalisée par l'U.S. Métro qui, prenant sa revanche de la saison dernière, a triomphé du C.A. Mulhouse, tenant du titre, par 35 à 22.

La victoire des Parisiens est d'autant plus significative qu'ils étaient privés des services de Sabourdy, souffrant d'une bronchite.

Après ce brillant succès, l'U.S. Métro apparaît comme l'adversaire à vaincre et l'équipe qui l'affrontera en demi-finale aura une tâche bien difficile.

Des deux matches joués à Paris, le plus intéressant fut celui qui opposait le Stade Français à Championnet-Sports. Les représentants des Patronages partaient favoris après leur difficile succès sur l'Olympique Lillois, mais, privés des services de Debrosse, ils ne purent renouveler leur exploit et, cette fois, ils succombèrent à leur tour dans les dernières minutes de jeu, laissant la victoire aux Stadiques par 33 à 31.

À Noyon, le B.B.C. Russe était opposé au C.A.U.F.A. de Reims.

Les Russes, qui s'acclimatent parfaitement désormais au jeu sur terrain découvert, ont confirmé leurs progrès en éliminant le C.A.U.F.A. de Reims, dernier représentant de la province.

Les ultimes rencontres de la compétition nationale vont donc constituer une manière de revanche du Championnat de Paris... C'est dommage ! En division d'honneur les deux derniers représentants de la capitale ont franchi victorieusement le cap des quarts de finale.

La Résidence Sociale élimina les Cheminots Rennais par 42 à 29, et l'A. S. Bon Conseil disposa de l'U. S. Tourcoing par 18 à 14. L'A. S. Cherbourg, en bien belle forme, affirma de sérieuses prétentions au titre en éliminant le F. C. de Lyon par 40 à 28.

Dans cette catégorie, deux équipes provinciales seront opposées à deux formations parisiennes en demi-finales.

ROBERT MENAGER.

TENNIS

YVON PETRA, LE MEILLEUR EUROPEEN SUR COURT COUVERT

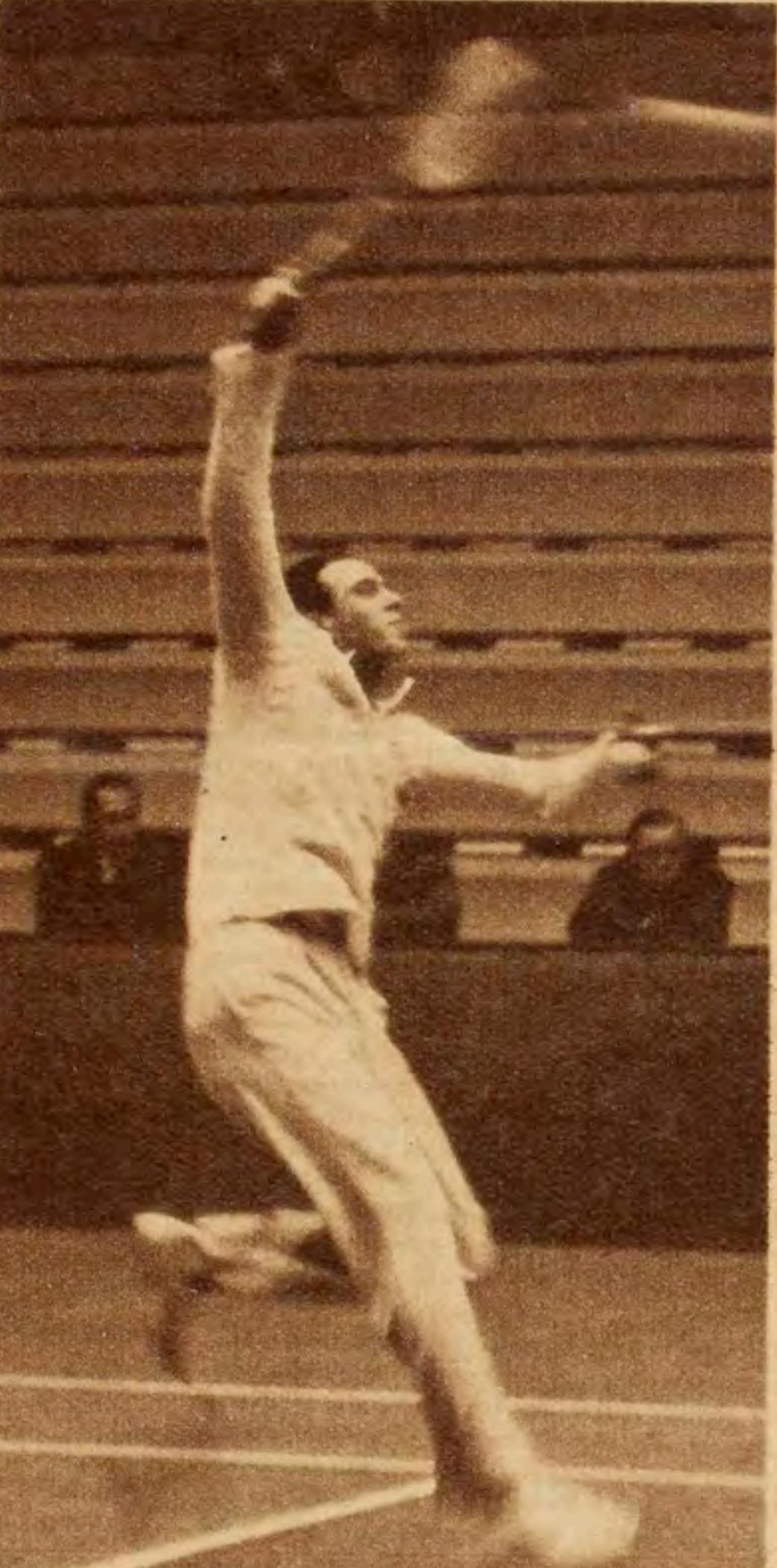
Le tournoi des championnats de France sur court couvert consacra de façon éclatante la valeur extraordinaire de notre grand espoir Yvon Pétra.

En dehors de cette déclaration, tout commentaire qu'on pourrait faire sur les épreuves qui se déroulèrent la semaine dernière au stade Pierre-de-Coubertin n'aurait qu'une valeur qu'on peut dire insignifiante.

Tenons-nous donc à l'essentiel. On savait Pétra en très grands progrès. Ses victoires sur le redoutable champion suédois Schroeder, en finale du tournoi du Sporting Club de Paris et au cours du challenge-round de la Coupe Gustave-V, le succès qu'il remporta ensuite sur l'excellent joueur anglais C. E. Hare, dans le match Paris-Londres, le montraient en pleine ascension vers la gloire. Pourtant il trouva le moyen d'étonner, ces jours-ci, ses plus chauds admirateurs. La carrière qu'il fournit dans le championnat simple messieurs dont il fut le grand triomphateur, et dans le championnat double qu'il gagna avec l'aide précieuse, il faut le dire, de J. Lesueur, fut simplement stupéfiante.

On redoutait pour lui la régularité étonnante de Puncek. A vrai dire, elle tint honorairement durant quatre manches, mais enfin elle s'effondra. De même, les coups les plus perfides de P. Féret et ensuite l'escrime ravissante de C. Boussus ne purent prévaloir contre la splendide action faite d'adresse et de puissance de notre jeune phénomène.

Enfin, Schroeder, tout chaud qu'il était en



Pétra en action.

core d'une victoire remportée la veille en trois sets sur Destremau, dut, au bout de quatre manches qui donnèrent lieu à un combat fantastique, s'incliner devant la supériorité de notre grand espoir.

Nous voici donc pleinement autorisé à présenter Y. Pétra comme le meilleur joueur européen sur court couvert.

Reste à savoir maintenant si Pétra fera aussi bien sur gazon ou sur terre battue. C'est encore à prouver. En tout cas, il a tout ce qu'il faut pour cela : un excellent moral, une grande adresse naturelle, servi par des moyens physiques réellement extraordinaires.

En dehors de Pétra et de Schroeder qui dominent nettement leurs rivaux, le championnat simple masculin mit en valeur Destremau, Y. Puncek, Y. Pallada, P. Féret et surtout C. Boussus dont le match contre Pétra fut une partie de toute beauté. Grand triomphateur en simple, Pétra, comme nous l'avons dit, s'adjugea aussi le championnat double en compagnie de J. Lesueur.

Nos deux champions battirent en finale l'équipe yougoslave Puncek-Pallada. Mais, à vrai dire, la finale fut réellement jouée la veille en un match que Pétra et Lesueur eurent toutes les peines du monde à gagner en cinq manches contre l'équipe Boussus-Destremau. La finale du simple dames revint, comme on pouvait le supposer, à Mme Pannetier, dont Mme Halls fut la dernière victime.

A signaler, d'ailleurs, que les joueuses françaises se distinguèrent en cette compétition. En conséquence, les victoires que Mme Horner remporta sur miss Saunders et que Mme Halff obtint sur miss Hardwick. Le double dames fut gagné par Mme Pannetier et Mme Le Bailly, après une explication décisive avec miss Saunders et Mme Barbier. Enfin, le double mixte revint à l'équipe miss Saunders-Schroeder, grâce à une très nette victoire sur Mme Barbier-Lesueur.

CH. G.

RUGBY



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — Championnat de France : R.C.F.-Stade Français (18-5). — Les Racingmen dominèrent nettement leurs adversaires en touche courte. Mallard s'est emparé du ballon et l'a transmis à Perrault qui ouvre directement sur les trois quarts. De gauche à droite : Dupont, Pouey, Celle, Perrault (9), Trebaux, Mallard, Guiller, Gouaux, Barreau et Billon.

Biarritz, Brive, Carcassonne, le Lyon O. U., Montferrand, Narbonne, Pau et le Racing qualifiés pour les huitièmes de finale

Les poules de cinq qui constituaient le premier acte du championnat de France, en division d'excellence, ont vécu, dimanche, leur dernière journée. Leur programme ne semble pas comporter de grosse surprise. En effet, il se déroula de la façon la plus normale, les équipes favorites ayant, avec plus ou moins de facilité, pris le pas sur leurs rivales.

Passons, cependant, une rapide revue des rencontres de la journée. En poule A, le C.S. Vienne, qui recevait l'Aviron Bayonnais, gagna son match par 16 points à 3. Ainsi, les tenants du titre se montrèrent en progrès sérieux sur leurs parties précédentes, alors que, pour sa part, l'Aviron Bayonnais avait accusé un redressement considérable. Le second match comptant pour la poule fut un match nul, l'équipe du Biarritz Olympique n'ayant pu gagner la partie qu'elle disputait sur le terrain de Decazeville.

En poule B, l'A.S. Montferrandaise, toujours en grande forme, battit de 10 à 3 le R.C. Toulonnais, ce qui, pour le club du littoral, n'est pas du tout une défaite déshonorante.

Entre le Stade Dijonnais et l'A.S. Tarbaise, ce fut une partie nulle, chaque équipe ayant réussi un but sur coup tombé. On espérait un peu mieux de la part du Stade Dijonnais,

En poule C, l'U.S.A. Perpignanaise triompha de l'U.S. de Thuir par 15 à 4, résultat somme toute normal. On peut en dire de même au sujet du succès que l'équipe d'Aurillac remporta par 7 à 3 sur le C.S. Brive. On sait, en effet, que les Aurillacois sont extrêmement redoutables quand ils jouent sur leur terrain.

En poule D, le Lyon Olympique se signala à l'attention en battant, par 11 points à 0, le Stadoceste Tarbais. Ce score, obtenu contre une équipe aussi difficile à manœuvrer que le Stadoceste Tarbais, est tout à fait honorable pour ceux qui le réalisèrent. Match nul entre Saint-Girons et Pézenas, c'est un résultat qui peut se passer de commentaire.

En poule E, l'A.S. Carcassonnaise dut faire une excellente partie pour battre, de 18 à 0, le F. C. de Lézignan. Il est vrai que la partie se jouait à Carcassonne ; mais comme on connaît la solidité du jeu de Lézignan, on doit reconnaître tout le mérite qu'eut l'équipe victorieuse. Le quinze de Saint-Vincent-de-Tyrosse, en déplacement à Paris, fut battu par le Métro, de 8 à 4, ce qui, somme toute, fait presque autant d'honneur aux vaincus qu'aux vainqueurs.

En poule F, le match F. C. Grenoble-C.A.



RUGBY XV. — CROIX DE BERNY. — Championnat de France : U.S. Métro-U.S. Tyrosse (8-4). — Bien qu'entouré d'adversaires, le demi tyrossais Camberrabero réussit à ouvrir sur Soil. On reconnaît, de gauche à droite : Soil (10), Sahuc, Trouquet I, Loubignac, Forcade, Camberrabero, Naudy (8) et Trouquet II.



RUGBY XV. — STADE PERSHING. — Championnat de France : P.U.C.-F.C. Lyon (8-0). — Un avant lyonnais qui s'était échappé se voit sévèrement plaqué pour avoir tardé à transmettre le ballon à un partenaire mieux placé.



RUGBY XIII. — STADE DE COURBEVOIE. — Championnat de France : Bordeaux XIII-Paris XIII (42-13). — Le Bordelais Nourrit, après une belle échappée, et sur le point d'être plaqué par un Parisien, passe le ballon à l'ailier Brown. Ribeyre s'est bien replié, mais ne pourra stopper le rapide Néo-Zélandais.

Béglais dut être remis à cause du mauvais temps. Plus heureuses, les équipes du Racing Club de France et du Stade Français jouèrent au stade Jean-Bouin dans des conditions de température qu'on peut dire idéales. Justifiant les pronostics généralement établis en sa faveur, l'équipe du Racing battit nettement, c'est-à-dire de 18 à 5, sa vieille rivale.

En poule G, le R. C. Narbonnais ayant l'avantage de jouer sur son terrain, battit de 6 à 0 le Stade Toulousain, ce qui lui assure la première place dans le classement de sa poule. Le S. O. Avignonnais pour sa part prit, par 8 à 3, le meilleur sur le F. C. Auch, ce qui est conforme aux prévisions.

En poule H, les victoires remportées respectivement par l'U. A. Libournaise et la Section Paloise sur le C. O. Périgueux et le R. C. Chalonnais, sont également à classer parmi les résultats qu'on avait prévus.

En somme on connaît, à l'heure actuelle, les équipes qualifiées pour le second acte du championnat de France. Ces équipes sont : Biarritz Olympique, A. S. Montferrandaise, C. A. Brive, Lyon Olympique, A. S. Carcassonnaise, Racing Club de France, R. C. Narbonnais et Section Paloise.

Les clubs qui auront à se repêcher sont, à notre connaissance du moins : C. S. de Vienne, Aviron Bayonnais, R. C. Toulon, Stade Dijonnais, U. S. A. Perpignan, A. S. Soustons ou F. C. Aurillac, F. C. Lézignan, Stade Bordelais, F. C. Grenoble ou S. U. Agenais, Stade Toulousain, S. O. Avignon, A. S. Bayonnaise, R. C. Chalon.

CHEZ LES XIII

La journée de dimanche réservait, pour le championnat de France de la Ligue de rugby à treize, deux surprises qu'on peut dire de premier ordre. En effet, le C.A. de Villeneuve battit de 25 à 8 le R.C. de Roanne, et, d'autre part, Dax Treize triompha de 9 à 3 de Treize Catalans. De ces deux résultats, le premier demeure le plus étonnant. Il est, en effet, difficilement compréhensible que l'équipe de Roanne, qui avait si bien fait le dimanche précédent contre Lyon-Villeurbane, ait été aussi nettement battue par le C.A. Villeneuve.

La défaite de l'équipe de Paris par Bordeaux était prévue. On ne pensait pas, toutefois, qu'elle serait aussi complète. En effet, l'écart de 42 points à 13, à quoi se chiffre le succès des Bordelais, paraît bien excessif.

Entre Côte Basque et Lyon-Villeurbane, la fortune ne put se décider, chaque équipe ayant marqué 10 points, il n'y eut, sur le terrain d'Anglet, ni vainqueurs, ni vaincus.

Enfin, notons la victoire que Toulouse Olympique obtint, par 20 points à 17, sur le R.C. Albigeois. Quand on se souvient qu'en un match précédent, les Albigeois marquèrent 44 à 14 contre les Toulousains, on se représente les progrès extraordinaires réalisés entre temps par l'équipe de Toulouse.

CHARLES GONDOUIN.

l'Ématel

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

Paris-Budapest



Un nouveau champion de France
de ski : Louis Agnel, premier de
l'épreuve de descente

(Voir dans ce numéro le reportage de Jean
de Lascombes et de Peillas, pages 7, 8 et 9)